PQ
2007
M4A65
1807
t.2

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE, PAPETERIE ET RELIURE

DE PETITOT,

Successeur de M. GOICHOT, Grand'rue, n.° 44, près le Palais, à Fontenay-le-Comte.

Une imprimerie entièrement neuve, un atelier de reliûre qui ne laisse rien à désirer, où l'on fait les tranches dorées et marbrées à l'instar de Paris, joints à un magasin de librairie et de papeterie bien assortis, font espérer au sieur PETITOT que ces différentes parties, traitées avec goût, célérité et à des prix raisonnables, lui concilieront la confiance et l'estime des personnes qui voudront bien lui faire l'honneur de l'employer.

Le S.r PETITOT, rédacteur-propriétaire de la Feuille d'Annonces de l'arrondissement de Fontenay, tient en outre les fournitures de bureaux, les articles de dessin, un assortiment de registres blancs et rayés en gris, la véritable eau de Cologne, et un cabinet de lecture composé de plus de mille ouvrages en tout genre; il fait la commission en librairie, abonne aux journaux, tient cartes d'autel et géographiques, et les cartes à jouer, etc, etc.

GENEVIÈVE
DE
CORNOUAILLES.

TOME II.

GENEVIÈVE
DE
CORNOUAILLES,

PAR M. DE MAYER.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce, Maison de Rohan.

1807.

PG
2001
M4A05
1907
t. 2

GENEVIÈVE DE CORNOUAILLES, ET LE DAMOISEL SANS NOM,

Roman de Chevalerie.

IL n'étoit bruit que du Damoiſel ; on ne parloit que de ſes graces, de ſa bonne mine, de ſa valeur ; il ſurpaſſoit déjà en renom tous les Chevaliers. Un ſeul doute reſtoit, & c'étoient les Dames qui avoient élevé ce

doute ; ſavoir s'il étoit en même tems le plus tendre & le plus délicat. Ce point les intéreſſoit eſſentiellement, & Geneviève ſur-tout qui conſentit à être leur complice.

Elle ſe déroba à ſes yeux, ſe cacha dans le château. Le Damoiſel, allarmé de ſa fuite précipitée, ne ſavoit de quel côté porter ſes pas. Des Agens, obſcurs & maſqués, lui atteſtèrent qu'elle n'étoit point éloignée de la Cour. Il n'eſt point de ſupplice égal à celui que le Damoiſel enduroit dans ſon incertitude. Il ne mangeoit plus, il ne dormoit plus, il pleuroit & ſe déſoloit. On vint l'avertir que Geneviève étoit tombée dans une caverne voiſine, qui, depuis un tems immémorial, étoit le repaire des lions. Il n'héſita point,

prit son épée, & marcha avec joie dans la caverne. -- Ah ! s'écria-t-il, je l'aurai sauvée, où je ne serai plus. -- La vivacité de sa marche, son intrépidité, sa passion, lui fermoit les yeux sur une mort terrible & certaine. Grasilinde lui ordonna de n'aller pas plus avant : le Roi lui jura qu'on l'avoit trompé, & que Geneviève n'étoit point dans la caverne aux lions. -- Où est-elle donc ? où est-elle ? -- Une Dame de la Cour lui dit, que plusieurs Chevaliers, irrités d'avoir été vaincus par lui, avoient enlevé Geneviève, qu'ils s'étoient retirés sur la montagne d'Olly, & que là ils l'attendoient, pour fondre sur lui à la fois, & pour le faire tomber sous leurs coups. -- Qu'ils y viennent, ces lâches raviſſeurs, s'écria-t-il, indignes de

porter le beau nom de Chevaliers ; qu'ils oſent m'attendre, ils verront que je les brave tous : malheur à ceux qui s'offriront les premiers à mes coups ! -- Il s'étoit armé de toutes pièces, & étoit prêt à monter à cheval. Le Roi eut pitié de lui : -- on vous joue, lui dit-il, beau Damoiſel, c'eſt un méchant tour que ces Dames vous font : je veux finir votre tourment. Il n'eſt point douteux que vous n'aimiez Geneviève par-deſſus tout ce qu'il y a au monde ; il eſt certain que vous êtes prêt à tout affronter pour elle. A tant d'attachement une grande récompenſe eſt due : venez, ſuivez-moi, je vais vous livrer Geneviève, dans un état où la défenſe ne lui ſera plus permiſe.-- Allons, Sire, allons, comblez tous vos bienfaits, & celui-ci, le plus grand de

tous, m'attache à vous ſi ſingulièrement.-- Suivez-moi, cher Damoiſel. -- Où me conduiſez-vous ? -- dans le cabinet des bains. -- Le Roi entr'ouvrit la porte ; Geneviève étoit dans le bain, ſans voile. -- Elle eſt à vous, lui dit le Roi ; elle ſeroit ingrate ſi elle vous oppoſoit le moindre refus. -- Le Damoiſel eut à peine jeté les yeux ſur Geneviève, qu'il les referma, détourna la vue pour ne pas effaroucher ſa pudeur, tira la porte après lui, & attendit en dehors qu'elle fût ſortie du bain & en état de paroître. Tant de retenue étonna le le Roi, enchanta Graſilinde, & fit l'admiration de toute la Cour. On convint unanimement qu'il n'étoit pas poſſible d'unir tant d'amour à tant de délicateſſe. Cette épreuve fit ſur Graſilinde l'effet qu'elle

devoit produire. Elle renonça à tout eſpoir, & du ſentiment qu'elle avoit nourri, elle paſſa volontiers à celui de l'amitié, plus calme, plus durable, & plus propre à inſpirer l'eſtime, la confiance, la reconnoiſſance & le reſpect. Le perſonnage d'amie, de protectrice, lui parut encore aſſez beau.

Des nouvelles sûres avoient apporté l'allarme dans la Cour de la Grande Bretagne. Les Rois des Gaules, & celui des Gots, avoient réuni leurs forces, & preſſoient le ſiége de Silley.

Le Roi Ecbert avoit auſſi-tôt nommé Chef de ſes flottes navales un des braves deſcendans du vaillant Vitikind, père d'une famille de Héros, & qui devoit être un jour la tige des plus grands Rois de l'Europe. Le

Damoiſel, & d'autres Chevaliers Bretons, Ogier, Huon, ſe diſposèrent à porter leur valeur & leurs talens dans cette contrée. Perion, Galaor, s'étoient rendus au ſiége auprès des étendards Gaulois. Ogier eut l'ordonnance générale du ſiége. Le Damoiſel devoit commander les troupes légères, & ordonner les ſorties haſardeuſes. Les ſoldats défiloient vers le port, où les vaiſſeaux devoient les recevoir. Avant leur départ, les Chevaliers Bretons donnèrent aux Dames de la Cour un ſpectacle de courſe de chevaux & de fêtes galantes, auxquelles il ne manquoit que l'idée de la paix ou de la victoire pour les rendre complettes.

Le Damoiſel ſe flattoit de conduire au ſiége la belle Geneviève. Il la trouva triſte & penſive. -- Damoiſelle, lui dit-il,

qu'avez-vous ? -- j'ai grande douleur de vous quitter. – Qu'avez-vous dit ? -- hélas ! j'ai dit la vérité. – Vérité cruelle ! ne feriez-vous donc plus affectionnée au Damoiſel ? -- Pouvez-vous avoir une auſſi noire penſée ? -- Vous ne me quitterez donc point. -- Il le faut, je vais retourner vers ma mère Onolorie ; je vais la conſoler ; je vais lui dire que j'ai rencontré ici ſon époux, que tant elle regrette : que j'ai trouvé mon Seigneur & père : -- votre père ! -- oui, ſire Damoiſel, vous l'avez combattu, vous lui avez ſauvé la vie. -- Lui ! ce vieux Chevalier, ſi terrible & ſi noir ! -- lui-même ; il en eſt bien reconnoiſſant, & il m'a promis de vous donner plus que la vie. -- Ah ! il peut me donner un plus grand bien.., en vous donnant à moi. -- Adieu, cher

Damoiſel ; n'oubliez point Geneviève, qui ne pourra que ſonger à vous ſans trêve ni repos. N'allez plus courir les amourettes, ſouvenez-vous que, dans le palais de Beauté, je n'en ai permis que deux. Vous en avez à votre aiſe commencé une, qui dure encore, je vous la pardonne : mais j'aurois une grande peine à vous en pardonner d'autres. Adieu, cher Damoiſel. -- Adieu, chère Damoiſelle ; revenez bien vîte. -- Il n'y a point de jeune paſſerau qui retourne auſſi promptement à ſon nid qu'Onolorie, ma mère & moi, en allant au ſiége de Silley ; elle pour y trouver ſon cher & honoré époux, moi pour y revoir mon cher Damoiſel. Croyez que, ſans cette douce penſée de retour, je n'aurois ni force ni courage, & que je fondrois en eau à

vos pieds. -- Vous avez dit ce que je penſois : il n'y a que votre retour qui puiſſe me faire ſupporter votre éloignement.

La Nourrice vient annoncer à Geneviève que tout étoit prêt pour ſon départ. Le Damoiſel ſentit ſes larmes couler & ſe mêler à celles de la Damoiſelle, qu'il tenoit embraſſée. Il ne voulut pas ſouffrir qu'elle s'èloignât ſeule ; il lui donna Chapelle & deux Eſtaffiers.-- Donne-moi, dit-il, à Chapelle, une grande preuve de ton amitié, en veillant nuit & jour ſur ce tant précieux dépôt que je te baille en garde ; tu ne ſaurois rien faire de plus gracieux pour ton Maître.-- Chier Seigneur, y perdrois plutôt la vie --.

Les voilà partis. Le Damoiſel étoit reſté avec Griel, qui, toujours maſqué, lui ſervoit d'Ecuyer, & vouloit le ſuivre au

ſiége. Les journées qu'il paſſa à la Cour avoient perdu leur douceur aux yeux du Damoiſel. Il venoit de voir s'éloigner celle qui les embelliſſoit, celle qui les parſemoit dès l'aurore des fraîches roſes d'amour. Il ſentoit une foibleſſe, qui lui prouvoit qu'il n'étoit plus que la moitié de lui-même, & que, pour être lui tout entier, il falloit qu'il fût auprès de la belle Geneviève. Un ſombre ſouci ſembloit s'être placé ſur ſa paupière rembrunie : il ne parloit plus, il ne développoit plus ſa gentille manière --. Hélas ! diſoit-il ; hélas ! c'eſt grand pitié d'être loin de ſa chère Damoiſelle. -- Graſilinde, & toutes les Dames de la Cour, faiſoient des efforts pour le tirer de ſa langueur.- Vous êtes aimables, diſoit-il, aux Dames ; vous êtes bien capables de redonner la vie à

un mourant : mais le bonheur ; mais le plaiſir ! ah ! pardonnez , Meſdames , le bonheur ne ſe trouve qu'auprès de ſa tendre amie ! Gloire , fortune , grandeurs , tout cela eſt bien moins réel que ſon amie : auprès d'elle on a tout ce qui plaît , tout ce qui touche ; on n'a pas beſoin du reſte. -- Mais l'amitié , lui diſoit Graſilinde ! — oui , l'amitié d'une belle Dame comme vous , Princeſſe , c'eſt la moitié & plus de fait vers le chemin du bonheur ; je le ſens bien. Vous ſuſpendez mes chagrins , je me retrouve , de tems à autre , preſque tout moi auprès de vous. Ah ! Princeſſe , vous aurez toujours ſur ma vie droit de peine & de plaiſir. Je vous ai placé ſi près de ma Damoiſelle , qu'il ſeroit impoſſible que l'une de vous me fît oublier l'autre. Ah ! Princeſſe -- ! Gra-

ſilinde entendoit fort bien ces derniers ſoupirs, &, en redoublant d'adreſſe, & employant cette complaiſance, dont tirent ſi bien parti les Dames de cour, elle amenoit le Damoiſel au dernier période du charme. L'aiguille du Tems, dans les mains de la Princeſſe, marquoit encore quelques momens propices à ſes deſirs; mais ſans affoiblir le triomphe de l'Amour.

On a vu par combien de preuves Graſilinde avoit ſignalé ſon attachement au Damoiſel. Elle en ajouta de plus brillantes encore; elle lui envoya une tente magnifique, des chevaux, des harnois, des armes, & tout ce que le luxe des camps pouvoit permettre de plus faſtueux & de plus commode. Il effaçoit, par l'éclat de ſa ſuite, tous les Chevaliers Bretons, qu'il

rapprochoit de lui par ſon affabilité, par ſon reſpect pour les vieux braves, & pour tous ceux qui s'étoient illuſtrés. Quant aux autres il ſe propoſoit de leur ſervir un jour de modèle.

Le jour du départ arrivé, cette eſcorte Chevalereſque & guerrière paſſada ſous le perron du château, ſalua le Roi, le Damoiſel prit congé, avec la main de la Princeſſe Graſilinde. Elle lui avoit donné ſon Nègre, qui n'avoit d'autre emploi auprès du Damoiſel, que d'inſtruire la Princeſſe ſur ſa ſanté & ſur ſes exploits. Le Damoiſel pleura en s'éloignant d'elle. L'amitié a auſſi ſon empire : elle a auſſi des droits à nos larmes ; elle fait ſi ſouvent nos plaiſirs, ou nous conſole ſi bien de nos peines ! Malheur à celui qui ne pleure point en quittant ſon ami.

La flotte navale reçut tous les Chevaliers ; le vent étoit bon ; ils voguèrent avec assurance vers les Sorlingues, & abordèrent au fort de Silley, malgré les flottes ennemies qui étoient en station autour de la baie de Silley. La garnison du port étoit peu nombreuse, mais composée de braves Guerriers, disposés à périr tous avant de capituler. Le Damoisel donna ses ordres pour une sortie à la première occasion. Les troupes Gothes & Gauloises, formidables par la bravoure & le nombre, gardoient, & hérissoient de piques les approches du fort du côté de la terre. Les sorties étoient hasardeuses. A ces armées s'étoient rendus Périon, le brave Chevalier des Gaules, Palmerin, le Chevalier inconnu, qui venoit du tournoi de la Grande-Bretagne, & qui avoit pour devise :

vais cherchant & donnant la mort. Le vaillant Léoneri, en qui la valeur étoit héréditaire, Gaulois, & en même tems honoré de la confiance des deux Rois alliés, bon Général, ſage Guerrier : là, ſous ſes ordres, ſe faiſoit remarquer le Chevalier Carnod, Goth d'origine, & recommandable par ſes faits-d'armes. Mais tous ces Guerriers renommés n'intimidoient point le Damoiſel, autant que l'arrivée de deux jeunes Princes, du ſang des Rois des Gaules, qui venoient eſſayer leurs premières armes au ſiége de Silley. Le Damoiſel ſavoit que les ſoldats Gaulois ſont des lions ſous les yeux de leurs Princes : ceux-ci étoient aimés. L'un, frère du Roi des Gaules, jeune, brillant, Guerrier, hardi, affable, portant l'ame d'un vrai Chevalier, étoit

capable de ſoutenir, d'échauffer, d'embraſer tous les Gaulois : magnifique, il ſavoit faire des largeſſes avec profuſion ; ſenſible, généreux, il ſavoit mettre un nouveau prix aux récompenſes, par les manières gracieuſes qu'il y mettoit. Le nom de Philippe étoit dans les armées alliées, tout-à-la-fois un cri d'amour & un cri de guerre. L'autre, iſſu du ſang royal, de ce ſang, qui devoit placer ſur le trône, & conduire par la main, ſous une tutelle Guerrière, le meilleur peut-être des Rois Gaulois, fils d'un Prince guerrier & chéri, n'avoit ni moins de bravoure ni moins d'affabilité, ni moins de graces. Tous les deux inſpiroient l'admiration & la gaieté aux Chevaliers Gaulois ; tous les deux, reſpectant les loix de la Chevalerie, com-

blèrent de prévenance les Chevaliers Bretons. Philippe leur envoya des proviſions de bouche & des rafraîchiſſemens de toutes les eſpèces. Le Damoiſel, enchanté de tant de généroſité, ne pouvoit ſe défendre de s'écrier : eh ! pourquoi faut-il combattre des Chevaliers qu'on aime & qu'on eſtime ! ah ! du moins, mon épée ne ſera point teinte, ni du ſang de Philippe, ni du ſang de Louis. J'irai dans les Gaules, je verrai cette Cour brillante : j'entendrai cette Reine aimable, ce Roi ſi chéri & ſi reſpecté. J'irai acquérir ce qui manque à mon éducation civile & ſociale. --

Déjà les corps & les tymbales avoient fait retentir les airs. Philippe, Louis, Périon Palmerin, Léoneri, Carnod, emportés par l'impatience Gauloiſe, veulent en venir

à une attaque. Déjà les navires Gaulois s'avancent vers le vieux mole. Vitikind les attendoit. Vitikind ſoutient un combat terrible ; il eſt près d'être vaincu ; les flots le ſervent à ſouhait : une tourmente agite & diſperſe les nacelles : le feu du ciel & celui des Bretons ſe promène dans ces arſenaux flottans ; le pavillon Gaulois eſt brûlé ; les ſoldats n'ont que la reſſource de ſe précipiter dans les eaux, pour éviter l'incendie qui les menace --. Voilà un ſuccès, s'écrièrent les Chevaliers Bretons. Mais, trop juſtes pour s'en glorifier, ils ne s'arrogèrent point les faveurs ineſpérées du haſard. -- Le ſort nous a ſervis, dirent-ils ; cherchons ſur la terre une gloire qui nous appartienne davantage.

Le Damoiſel & les Chevaliers Bretons

ouvrirent une des portes du fort, & ſe montrèrent ſur les glacis au lever du ſoleil : ils fondirent avec impétuoſité ſur les premières bandes Gauloiſes & Gothes. Déjà une aile des Goths avoit été enfoncée. Le brave Périon des Gaules, ſuivi de quelques autres Chevaliers, ſe préſenta, rétablit l'ordre : à l'autre aile, Palmerin & Galaor, animoient l'ardeur des Goths ; les deux armées s'ébranlèrent à la fois : on n'a jamais vu une mêlée ſi effroyable ni des mouvemens ſi confus & ſi rapides : on n'appercevoit que le ſommet des caſques & la pointe des épées qui ſe croiſoient & ſe briſoient par le choc. Pieds contre pieds, mains contre mains : ce combat ſembloit plutôt une lutte particulière, & finit par des combats ſinguliers.

Périon des Gaules avoit cherché & ren-

contré le Damoiſel ; toute l'armée s'étoit ſéparée, & regardoit en ſilence les deux Chevaliers combattans. Périon, fier de ſes nombreuſes victoires, le Damoiſel, animé par la gloire de vaincre un auſſi grand Chevalier, redoubloient d'efforts & faiſoient des prodiges de valeur ; enfin Périon fut obligé de s'avouer vaincu, & de jurer qu'il ne tireroit point l'épée, pendant un an, contre la Grande-Bretagne. Galaor ſe préſenta le ſecond, & ne fut pas plus heureux. Un autre venoit d'être terraſſé par un Chevalier Breton. Il n'y eut pas juſqu'aux Princes Louis & Philipppe qui ne vouluſſent meſurer leurs forces contre le Damoiſel. Le Damoiſel mit la pointe de ſon épée à terre. — Dans la mêlée, dit-il, ſi le haſard m'avoit amené auprès de vous, j'aurois repouſſé votre

fer ; mais quand je vous rencontre ici, je jure que mon épée ne ſera jamais teinte de votre ſang. Aimables & généreux Princes, vous inſpirez trop d'eſtime, pour qu'il ſe trouve un Chevalier qui ne regrette de n'être point né dans cet heureux pays des Gaules, où le don de plaire eſt auſſi héréditaire que la bravoure, où l'on ſe bat ſi bien, où l'on honore tant les Dames, & d'où ſont ſortis tant de braves Chevaliers. Je le verrai, ce beau pays, Princes ; j'irai mettre à vos pieds & mon cœur & mon épée. -- Les Princes embraſsèrènt le Damoiſel, & lui firent promettre, par ſerment, de venir les trouver dans leurs Etats.

Mais à l'aile gauche ſe livroient de terribles combats. Palmerin, toujours maſqué, & toujours noir, rempliſſoit ſa deviſe ; il

cherchoit & donnoit la mort. C'étoit un Géant furieux : ſa lance étoit dans ſes mains une maſſue. Une foule de Chevaliers Bretons avoient mordu la pouſſière ; il s'étoit fait un cercle de morts & de mourans autour de lui. Les ſoldats Bretons, indignés de ſa cruauté, s'étoient jetés ſur lui : trois d'entre eux l'avoient atteint avec leurs fers & faiſoient couler ſon ſang. Le Damoiſel accourut, écarta la foule & lui conſerva la vie. Palmerin, à qui les forces commençoient de manquer, reconnut le Damoiſel, lui préſenta la main, & lui dit : — Je vous devrai donc encore une fois la vie ! Ce qui me conſole, c'eſt que je puis m'acquitter envers vous. Je ſens qu'une de mes bleſſures eſt très-dangereuſe ; je vais abandonner le ſiége, & me faire porter vers

l'embouchure du Séjount ; venez-y le plutôt qu'il vous ſera poſſible. J'ai de grands ſecrets à vous révéler. -- Près de l'embouchure du Séjount ! dit le Damoiſel ; c'eſt-là que s'élève une obéliſque, où le nom d'Alfred eſt conſacré ? - Oui, dit Palmerin, vous êtes trop jeune pour avoir connu ce Chevalier. — Je ne le connois que par la renommée ; -- renommée eſt ſouvent infidèle. — Je n'en crois rien, dit le Damoiſel, & je ne ſouffrirai jamais que voix humaine accuſe de menſonge la renommée, qui eſt la voix ſacrée de toutes les Nations.-- Ne nous faiſons point ici d'injuſte querelle ; vous êtes jeune, & vous faites bien d'honorer la Chevalerie. Quand vous ſerez vieux vous direz comme moi, que l'école du tems eſt une bien cruelle école ! Vous

ſerez

ferez souvent contraint d'effacer de grands éloges, & de déchirer bien des épitaphes.-- Le Damoisel bouillonnoit d'impatience. Jeunesse croit mal aisément à félonie, à lâcheté, à vices ; *Jeunesse, tant va en avant !* Il est impossible qu'elle regarde en arrière.-- Si-tôt que le siége sera fini, j'irai, Chevalier, près de l'embouchure du Séjount ; comptez sur ma parole. -- Si Geneviève & sa mère, qui doivent se rendre ici, venoient, dit Palmerin, envoyez-les vers le Séjount, & si vous partez avant qu'elles soient arrivées, laissez ici un Ecuyer fidèle qui puisse les instruire de ma marche. -- Ainsi ferai.-- Palmerin fit avancer sa litière & partit. Le siége de Silley fut prolongé encore durant quelques semaines ; mais les Plénipotentiaires des trois Rois s'étant abouchés, il

fut convenu entr'eux d'une trève, qui fut proclamée parmi les assiégeans & les assiégés. Le Damoisel en profita pour se rendre au bord du Séjount ; mais il laissa un Ecuyer, qui devoit instruire Geneviève & sa mère, si elles arrivoient, de la route qu'il alloit tenir.

Partez, jeune Damoisel, modèle accompli de Chevalerie ; envoyez à Grasilinde les épées des Chevaliers Gaulois que vous avez vaincus ; vous sentez, ou commencez à sentir qu'il manque à la gloire le plus doux prix ; s'il n'est donné par la beauté. Un laurier, que vous cueilleriez vous-même, ne seroit qu'une possession de l'orgueil ; mais si-tôt que Grasilinde vous l'aura présenté, vous sentirez alors combien est flatteur un beau laurier : vous en chérirez la mémoire, &, s'il vous reste quelque sou-

venir, ce ſera moins du jour où vous l'aurez mérité, que du jour où vous l'aurez reçu. Envoyez à Geneviève l'épée du brave Périon; c'eſt celle du plus vaillant Chevalier; elle eſt due à la Damoiſelle à qui vous êtes le plus affectionné. Le Damoiſel chargea deux Ecuyers de ſes galans meſſages. Il auroit bien voulu s'en acquitter lui-même; déjà le Nègre de Graſilinde étoit parti.

Le Damoiſel s'embarqua & prit la route du Séjount; la fortune ainſi le voulut. Courez, beau Damoiſel, précipitez vos pas; égarez-vous dans votre route, hâtez-vous d'arriver au château de Pembrock. De grands malheurs menaçoient Geneviève & ſa mère.

Geneviève & ſa Nourrice avoient pris le chemin de Cornouailles; elles avoient con-

ſolé la mourante Onolorie, & s'étoient acheminées toutes les trois pour aller retrouver Palmerin au ſiége de Silley. Onolorie, après vingt années d'abſence, après quatre luſtres de douleur, alloit ſe retrouver dans les bras du vaillant Palmerin. Une fatalité attachée à ſes pas reculoit ce moment délicieux. L'implacable Grimmer, ſon père, n'avoit point ſuſpendu ſes courſes; il cherchoit depuis vingt ans ſa fille, pour ſe livrer à la plus terrible des vengeances. Onolorie, timide & craintive, demandoit, dans tous les bourgs par où elle paſſoit, auſſi-tôt que la nuit s'approchoit, la ſauve-garde d'un Chevalier. Elle n'étoit plus qu'à deux journées de diſtance de Silley, dans la Cité de Barinam: Grimmer venoit d'y arriver; il avoit promis, à

l'Ecuyer d'Onolorie assistance & respect pour sa Maitresse, & dès que la nuit avoit doublé ses ombres, il s'étoit rendu au logis d'Onolorie. -- Dame, avoit-il dit, je viens vous défendre ; dormez en paix sous la garde d'un vieux Chevalier, qui fut toujours trop jaloux de l'honneur des Dames pour leur manquer. -

A cette voix, Onolorie, pâlissante & sans voix, ne peut & n'ose répondre; elle a reconnu Grimmer; elle fait signeà Geneviève de parler pour elle. Geneviève remercie le Comte; mais sa voix étoit celle d'Onolorie. Il s'y méprit, & crut entendre sa fille. -- Qui êtes vous ? lui dit-il, d'un ton farouche, -- une Damoiselle bien née ; -- qui est votre mère ? -- Vous la voyez. -- Quel nom portez vous ? -- Geneviève de Cornouailles.--

Geneviève ne pouvoit s'empêcher de répondre à Grimmer ; elle reſpectoit, malgré elle, le Chevalier terrible & dur qui l'interrogeoit : le ſang reprenoit tous ſes droits dans le cœur de Geneviève ; mais il ne les reprenoit dans celui de Grimmer que pour le rendre plus furieux. Pendant ces interrogations, Onolorie étoit mourante. -- Il faut, ſe diſoit-elle, ſubir ſa deſtinée ! Que va-t-il m'advenir ? -- Où allez-vous ? -- au ſiége de Silley ? – Qui cherchez-vous ? -- Palmerin ? – Quel eſt le nom de votre mère ? -- Onolorie.--Onolorie ! Onolorie ! dit-il, en s'approchant de ſa fille infortunée : c'eſt toi, enfin, je t'ai retrouvée, infâme. -- Geneviève jeta un cri long & déchirant, & ſe jeta aux pieds de ſon père. D'une main forcénée l'implacable Comte la

repouſſa. -- Je ne puis, dit-il, voir, ſans fureur, l'enfant du libertinage ; c'eſt dans ce ſang impur que je laverai la tache qu'il a imprimée ſur le mien. Fille mépriſable, croyois-tu te dérober à la vengeance d'un père, d'un Chevalier, qui ne pardonna jamais ceux qui avoient forfait à l'honneur ! Je n'ai eu ni trève ni repos depuis ta fuite ; j'avois juré de courir le monde juſqu'à ce que je t'euſſe retrouvée où morte ou vivante : morte, j'aurois livré ton corps aux flammes qui t'attendent vivante. Je vais être vengé ; ta honte va être épurée ſur un bûcher ; on dira : le brave Grimmer fut cruel une fois, pour être toujours irréprochable. -- Oh mon père ! Palmerin eſt prêt à effacer cette injure que vous me reprochez : Geneviève va devenir la mère d'une lignée de Che-

valiers, qui rendra ſa mémoire reſpectable : le Damoiſel ſans nom doit être ſon époux ; vous le connoiſſez ? -- Oui, je le connois, je le plains ; s'il a pour ta fille une affection égale à la haine que j'ai pour toi. Vous mourrez toutes deux, je l'ai juré ; -- les cris de Geneviève, les ſanglots d'Onolorie, ne peuvent fléchir le ſanguinaire Grimmer. Il s'étoit aſſis, & regardoit, d'un œil tàrouche, ſa proie. Il avoit appelé ſes Ecuyers, &, devant lui, avoit fait garrotter les deux femmes. Les ſuivans de Geneviève s'étoient mis en défenſe, & avoient payé de leur vie leur réſiſtance. Grimmer avoit pris la route de Pembrock, où il étoit arrivé, menant ſa fille & Geneviève garrotées. Il crioit, dans les rues de la Capitale de ce Comté ; ainſi en advienne

à toutes les Damoiſelles qui auront forfait envers l'honneur.

-- Ah ! ſe diſoit, dans la priſon où elle avoit été jetée ; ah ! ſe diſoit Geneviève, ſi le Damoiſel pouvoit ſavoir que ſa Damoiſelle eſt ainſi traitée, il accourroit du bout du monde pour la délivrer ! -- Ah ! Palmerin, s'écrioit Onolorie ; ah ! Palmerin, j'aurai donc paſſé toute ma vie dans les pleurs, & je l'aurai perdue enfin dans les ſupplices ! que je les aurai payé chers, ces courts momens que j'ai paſſés avec toi ! -- Tout ce que la barbarie peut imaginer pour rendre une priſon plus affreuſe, Grimmer le mit en uſage contre deux femmes, dont l'une étoit ſa fille & l'autre l'enfant de ſa fille. Il ne ſoumit point leur Jugement au Tribunal de ſa Comté ; il étoit père, il étoit Sou-

verain ; il avoit prononcé, dans l'intérieur de ſon château, la mort d'Onolorie & de Geneviève. Il en hâtoit l'inſtant terrible, dans la crainte que le haſard n'amenât un Chevalier qui voulût s'armer pour elles.

Il étoit arrivé, ce Chevalier ; c'étoit le Damoiſel ; il étoit arrivé à l'entrée de la nuit, ſuivi d'une troupe menaçante d'Eſtaffiers. Grimmer n'en avoit pas été prévenu. Le Damoiſel ſe promenoit, dès le matin, ſur la place du château de Pembrock : & vit les apprêts d'un bûcher. Deux poteaux, placés au milieu, lui apprirent que le feu alloit conſumer deux victimes. Les Vaſſaux du Comté, les Serfs qui s'étoient raſſemblés ſur cette place, qui devoit être bientôt éclairée par de funeſtes étincelles, contemploient ces préparatifs d'une œil morne &

avec un maintien consterné.-Ce ne sont donc point, dit-il, des criminels qui vont mourir, puisque vous êtes attristés de ce bûcher? — Hélas ! non, lui répondit-on ; ce sont deux Damoiselles qui vont subir la peine des malfaiteurs. — Deux Damoiselles, dites-vous ! — oui, beau Damoisel ; l'une est la Comtesse Onolorie, & l'autre est la Damoiselle Geneviève sa fille, la plus belle personne que onc on aye vue.—Recommencez, s'écria le Damoisel, en battant de ses deux pieds la terre : recommencez. Geneviève, dites-vous ? — oui, sire, Geneviève. — De Cornouailles ? — De Cornouailles. — Elle est ici ? — oui, sire ; — qu'ont-elles fait ? — Grimmer, père de Dame Onolorie, veut punir sa fille d'avoir suivi le Chevalier Palmerin. — Puissances du ciel ! s'écria le

Damoiſel, en frappant de ſes deux mains le caſque qui couvroit ſa tête ; puiſſances du ciel, donnez-moi l'uſage de toutes mes forces, de tout mon courage, de toute ma colère ! Tout ce que j'ai entrepris juſqu'à ce jour n'eſt que jeu d'enfant. Soleil, vous pâlirez.... Et toi, mon père, & toi, tu frémiras dans le centre de la terre, où la cruelle mort ta placé. Il ne reſtera, dans Pembrock, ame qui puiſſe dire : voilà où fut Pembrock, s'il faut que je ne puiſſe empêcher cette affreuſe ſcélérateſſe. Elle eſt à moi, Dame Geneviève ; elle n'a ni père, ni mère, ni ayeul, ni nom ; je lui ai promis de lui donner en moi, père, mère, ayeul, ami, nom, gloire & bonheur ; je lui tiendrai parole. Malheur à qui ofera toucher ſur ce mien tréſor ! Vous verrez Payſans, vous

verrez ſi le crime, ſi les ſupplices feront rougir les lieux par où le Damoiſel paſſera. Les tyrans me doivent compte de leur conduite : je dois aſſiſtance aux malheureux. . ; Rage, fureur, démon, cruauté, j'ai tout ; tout eſt paſſé dans mon cœur, & fait bouillonner mon ſang. O toi, ſe diſoit-il, (il ſongeoit à Griel, qui l'avoit quitté pour ſe rendre au tombeau d'Alfred, dont le Damoiſel n'étoit plus guère éloigné) ; toi qui ſemblois pouſſer mes pas dans le chemin de l'honneur, où es-tu ? tu ne m'apprendrois pas ce que je dois faire, mais tu verrois ce que je ferai —.

De retour à ſon logis, il fit monter à cheval tous ſes Eſtaffiers, & leur ordonna de ſe diſpoſer à donner les coups les plus cruels. — Vous m'obéirez, dit-il, au premier

ſignal. Ne faites point de bruit ; ne montrez point l'intention d'attaquer ; car les Damoiſelles que je veux arracher à la mort pourroient ſubir, dans l'intérieur du château du barbare Grimmer, le ſupplice qui les attend ſur la place publique. Il faut enlever au cruel Comte ſes victimes, & il faut qu'elles me ſoient rendues ſans péril de leur vie. — Les Eſtaffiers s'avancèrent en ſilence vers la place, au petit trot, & parurent ne s'arrêter que par un motif de curioſité. Ils avoient cependant entouré le bûcher, & s'étoient emparés du pont-levis du château, par où les victimes devoient paſſer. Le Damoiſel s'étoit confondu parmi eux, ſans aucune marque apparente de ſupériorité..... O Lecteurs ſenſibles, vous devinez toute ſon impatience. Quelle agonie

cruelle qu'une auſſi cruelle attente ! Il mordoit ſes gantelets, brandiſſoit ſa lance involontairement, & pouſſoit des cris étouffés, qui annonçoient toute la violence de ſa fureur concentrée.

Enfin les bourreaux parurent ſur le bûcher, tenant un brandon à la main. A cet aſpect, le Damoiſel frémit dans tout ſon corps ; ſes yeux étincelèrent ; il ſortit de la ligne de ſes Eſtaffiers, & ſe plaça au milieu du paſſage qui conduiſoit du château au bûcher. La porte ſiniſtre du château s'ouvrit, & les deux victimes s'offrirent à ſes regards. Elles verſoient des larmes abondantes, & ſe ſoutenoient ſur deux valets de Grimmer, qui les eſcortoient au ſupplice.

Elles avoient voilé leur viſage. Le bar-

bare Comte les devançoit ; il eut l'imprudence de s'éloigner de trois pas de sa cohorte. Le Damoisel fit un mouvement, & se plaça entre lui & les victimes : il fit un signal à ses Estaffiers, qui, dans le même tems, s'assurèrent du Comte. — Les loix de la Chevalerie, s'écria le Damoisel, veulent que, dans de semblables circonstances, le combat singulier prononce sur la vie ou sur la mort des coupables : au nom de ces loix respectables, je prends la défense de ces infortunées ; je romps leurs chaînes ; elles sont libres jusqu'à l'issue du combat. Comte, oses-tu te mesurer avec moi ! Si tu n'en as point le courage, je suis le maître des destinées de ces Damoiselles, & j'en disposerai suivant les usages de la Chevalerie. — Grimmer vouloit s'élancer, le

poignard à la main, ſur ſes victimes ; il fut retenu par les Eſtaffiers du Damoiſel. — Ta liberté eſt le prix que je mets à leur liberté, ſinon, oſe combattre. — Je combattrai : — fille dénaturée, après avoir déshonoré ton père, ſois témoin de la mort que tu vas lui faire donner. — Geneviève avoit oui le Damoiſel & avoit ſoulevé ſon voile. Elle n'en vouloit point croire ſes yeux ; ſon abattement lui avoit enlevé toutes ſes forces. Le Damoiſel rompoit cependant ſes liens : ſa bouche vouloit effacer la ſouillure que les cordes avoient faites à ſes bras. Cette empreinte fit remonter, juſques ſur le viſage de Geneviève, la chaleur & le ſentiment. — C'eſt vous, beau Damoiſel ? — Vous le voyez à vos pieds, plus tremblant que vous ne l'êtes : le

ciel, qui a pris pitié du malheureux Damoiſel, l'a conduit ici exprès pour vous conſerver la vie. -- Onolorie n'avoit pas la force de remercier le Damoiſel ; elle le ſupplioit de ne point combattre Grimmer. -- Que me demandez vous ? il faut donc que vous mouriez, il ne veut point, le barbare vous faire merci. --

Grimmer s'avançoit, armé de toutes pièces. Le Damoiſel remonta à cheval : -- avant de prendre notre champ, ſire Grimmer, écoutez moi, pour la dernière fois ; faites merci à Dame Onolorie. -- Non, reprit Grimmer, non, je n'en ferai rien. -- Nous allons voir, père dénaturé, ce qu'il va en advenir de vous ou de moi. -- Grimmer étoit un méchant Chevalier, un tyran, un Preux, en qui la ſenſibilité n'avoit

jamais jeté ſes douces ſemences : ces ſemences, qui ſervent à notre bonheur & à celui de ceux qui nous avoiſinent ; il ne connoiſſoit que l'honneur, & point de quartier avec lui ! pas même pour une légère foibleſſe ; il étoit cruel par un excès d'équité, & croyoit laiſſer un bel exemple de ſa juſtice à la poſtérité, en brûlant ſa fille Onolorie. Il avoit autant de force que de courage, & étoit très-dangereux en combat ſingulier. Il courut ſur le Damoiſel, qui l'attendit, para le coup, & lui porta la lance au côté oppoſé de ſon écu : Grimmer chancela ſur ſes arçons, tourna, & revint après s'être raſſis : il porta un ſecond coup au Damoiſel, qui, ſe tenant ſur la défenſive, vouloit le fatiguer, le déſarmer, & lui faire demander quartier.

Grimmer, outré de colère, revenoit tête baissée contre le Damoisel : son cheval heurta de son front le cheval de son adversaire, qui hérissa sa crinière, leva la tête, battit du pied, & emporta le Damoisel. Grimmer, profitant de l'avantage le poursuivit, & se disposoit à le percer par derrière de sa lance, quand celui-ci, tirant à lui les guides de son destrier, tourna ferme, & le surprit dans cette attitude perfide. — Tu vas sentir, dit-il, Chevalier Félon, comment le Damoisel sait venger une perfidie. — Il courut sur lui, le pressa, le poursuivit, le harcela, frappa à coups redoublés sur toutes les pièces de son armure, qu'il faisoit tomber en éclats ; tourna si bien autour de lui, qu'il lui saisit enfin une jambe & le renversa par terre. Il

ſe ſaiſit du cheval, qu'il remit à un de ſes Eſtaffiers, & s'avança ſur Grimmer, la pointe de ſon épée levée ſur ſon cou : - Onolorie, dit-il, ou la mort ? — Je préfère la mort, reprit Grimmer ; — & moi, dit le Damoiſel, plus généreux que toi, je ſaurai expliquer les loix de la Chevalerie, je t'ai vaincu, je te laiſſe la vie, & rends la liberté à ces deux Damoiſelles. — Auſſi-tôt il prit dans ſes bras Geneviève, qu'il plaça ſur ſon deſtrier en croupe ; Onolorie monta ſur un autre, & tous enſemble, s'éloignèrent du château : Grimmer fut laiſſé par terre, accablant d'imprécations ſa fille & le Damoiſel. Onolorie, à peine revenue de ſon abattement, croyoit avoir toujours à ſa ſuite ſon barbare père. Ils précipitoient leur marche, & eurent bientôt quitté le Comté de Pembrock.

Le Damoiſel n'avoit pas pu encore être entendu de Geneviève ; en vain il avoit tourné mille fois les yeux vers elle ; en vain avoit-il ſoupiré mille fois en la regardant. La peur tenoit ſuſpendus les ſens de Geneviève ; la flamme du bûcher la pourſuivoit encore : muette, & preſque tombée dans une ſtupidité abſorbante, elle ne voyoit ni n'entendoit. Le Damoiſel prit le chemin d'une forêt, qui formoit la limite du Comté de Pembrock, & auſſi-tôt qu'il apperçut un banc de gazon, il y repoſa Geneviève & Onolorie. Une collation frugale, & telle qu'un Chevalier errant pouvoit porter avec lui, fut ſervie ſur l'herbe par ſes Eſtaffiers. Les Dames mangèrent : inſenſiblement elles ſe raſſurèrent : Geneviève préſenta ſa main blanche à ſon ami, qui la prit & la tint dans la ſienne.-- Je ſuis donc encore en vie !

dit-elle, cher Damoiſel ; je vous la dois ; que vous me la rendez douce ! Dame, dit-elle, à Onolorie, vous le voyez ce beau Chevalier dont je vous ai tant parlé ; c'eſt lui qui a ménagé le ſire Palmerin, & qui a conſervé un Guerrier, votre doux ami & mon très-honoré Seigneur & père. -- Beau Damoiſel, que ne vous dois-je pas ? Je vous devrai mon bonheur & celui de ma fille. -- Je n'ai rien fait que pour mon contentement, répondit-il ; je travaillois à mon bonheur en m'occupant de Geneviève ; c'eſt moi qui lui dois tout. --

Pendant qu'ils s'abandonnoient à une entière confiance, ſortit de la forêt un Chevalier, ſuivi d'une meute de chiens, d'Ecuyers, qui donnoient du cor. C'étoit un Chaſſeur, Châtelain de la contrée, qui

avoit trouvé plus convenable de retracer la guerre dans les chaſſes, que d'aller affronter les haſards, qui ſoutenoit par ſon train, la magnificence & l'état d'un vrai Chevalier. C'étoit autre choſe, ſi on vouloit le juger par ſa valeur; ce n'étoit plus alors que l'ame timide & puſillanime d'un manant ou d'un vilain. Il étoit aſſez bien fait; mais il croyoit l'être davantage. Il ſervoit les Dames & les Damoiſelles plus aſſiduement que les autres Chevaliers. C'étoit principalement pour leur ſervice qu'il s'étoit réſervé. Quand les Chevaliers, aſſamés de renommée, ou invités par les bans des Châtelains & des Rois voiſins, couroient le monde, rompant par-tout des lances glorieuſes, & ſe couvrant de bleſſures honorables, il couroit les châteaux, ſe préſentoit aux Dames, &

les consoloit de l'absence de leurs amis. Il ne sortoit de son donjon que pour se rendre à des invitations galantes, ou pour forcer des portes qui lui étoient fermées. Chemin faisant il couroit le sanglier ou le daim. Il ressembloit à tous les Chevaliers des Dames : il étoit fanfaron, ne doutoit de rien ; & si-tôt qu'il rencontroit quelques Dames ou Damoiselles, il jetoit sur elles des regards de possession, & il s'imaginoit devoir jouir exclusivement du beau privilége de les conquérir. A peine il eut apperçu les Damoiselles, il sourit, tourna la bride de son cheval & s'avança. Il jeta un coup-d'œil assez dédaigneux sur le Damoisel, qui n'étoit dans ce moment revêtu que d'une armure commune & propre au combat. Le Chevalier fanfaron le prit pour un Damoisel de

mince parage, & lui frappant sur l'épaule: — Damp, lui dit-il, deux ! c'est trop pour vous: prenez la plus âgée, je prends la plus jeune, au demeurant, je vous rendrai bientôt celle que j'aurai choisie ; je n'ai besoin que de faire avec elle deux tours de promenade dans le bois. Damoiselle, suivez le Chevalier flagorneur, le Seigneur de ce canton, & par-dessus tout, l'heureux ami & protecteur de toutes les Dames & Damoiselles qui sont jolies. Suivez-moi, vous verrez si je ne vaux pas mieux que bien d'autres. J'ai fait la charmante étude de plaire & d'amuser les Dames : cette étude n'est pas tant aisée qu'on le pense, & bien peu y ont réussi. Je n'ai eu que ce soin toute ma vie ; j'ai senti souvent qu'il est nécessaire de s'y livrer tout entier. Les Che-

valiers, qui vont courant le monde, négligent la moitié des moyens qui pourroient les rendre heureux. Ils n'alimentent point avec les roſes du plaiſir leur délicateſſe & leur ſenſibilité. De-là advient qu'ils réuſſiſſent rarement à marier la gloire avec le bonheur. J'ai pris ce dernier lot ; j'ai bien fait. Vous verrez, belle Damoiſelle, ſi je faillis en quelque point que ce ſoit. Regardez-moi bien. -- Il avoit mis pied à terre, & ſe diſpoſoit à enlever, avec ſes mains, revêtues d'un gant blanc & fin, la belle Geneviève par le milieu de ſa taille. Il la ſoulevoit déjà, & diſoit. -- Damoiſelle, je crois ſoulever une plume d'amour. -- Geneviève rioit & étoit étonnée. Le Damoiſel conſidéroit le Chevalier flagorneur, les bras croiſés, & rioit de mépris & de pitié. Il

lui frappa avec roideur sur l'épaule : — ç'en est assez, lui dit-il, Chevalier flagorneur ; je ne vous permets point ce que vous prétendez. — Ce coup ébranla un peu l'audace du Chevalier. — Damp, lui dit-il, vous ignorez donc qu'accointance est une des premières loix de Chevalerie ; vous ignorez qu'un Chevalier, qui deux Dames a, en doit céder une à son ami ? Je suis le votre ; vous êtes, à ce que je vois, un brave, un Damoisel, qui va droit à la renommée, en cueillant par-ci par-là quelques fleurs d'amour. Vous faites bien ; vous avez une taille, des traits, un air mâle & guerrier ; vous êtes né pour figurer à côté des descendans de notre grand Roi Artus. Contez moi vos brillantes prouesses ; je veux vous admirer autant que je vous

aime. Vous viendrez à mon château, qui eſt non loin d'ici ; jurons-nous amitié de Chevalerie. — Le Damoiſel ſe mit à rire bien fort à ces flagorneries, lui tourna le dos ſans lui en demander excuſe. Il en demanda mille aux Dames, qui rirent encore plus fort que lui ; & c'eſt depuis cette époque qu'on a tourné le dos aux fanfarons, & qu'on a appelé en ſigne d'ironie flagorneurs, les louangeurs outrés & faux. -- Le Chevalier voulut ſe prétendre inſulté ; le Damoiſel lui répondit : comme il vous plaira. Une épée brilla dans la main du Chevalier. Le Damoiſel tira la ſienne ; mais le Damoiſel, au lieu de viſer ſur ſa poitrine, alloit de taille droit à ſes oreilles, & fit ſi bien, qu'il lui en abattit une. Le Chevalier honteux, & voulant

conſerver l'oreille qui lui reſtoit, demanda quartier, & s'éloigna. Le Damoiſel rioit aux éclats. -- Ainſi en prendra, dit-il, aux fanfarons ; -- & c'eſt encore, depuis ce tems-là, qu'on menace de couper les oreilles aux faquins & à ces faux braves, qui ſont les fléaux de la Chevalerie.

Cette aventure avoit réjoui les Dames ; qui étoient montées gaiement ſur leurs chevaux. Le reſte du chemin parut court, & fut toujours joyeux. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure du Séjount, & prirent gîte dans l'habitation de Palmerin, qui étoit voiſine du tombeau du grand Alfred. Je ne vous dirai point tout ce qui ſe paſſa dans cette entrevue. Elle fut touchante ; la joie n'y préſida point, quoiqu'ils fuſſent tous heureux : il eſt une eſpèce de bonheur qui

ſe mêle à de douces larmes, & qu'on ne connoîtroit point ſi on n'avoit reçu du ciel cette ſenſibilité qui ſait faire verſer des pleurs. Pardonnez-moi de faire l'éloge du don des larmes. Juvenal, tout ſatirique qu'il étoit, a chanté les pleurs, & c'eſt peut-être le plus beau de ſes Ouvrage : Eſt-il un homme de bien, dit-il, digne, au jugement de la Prêtreſſe de Cérès, de porter une torche pendant les myſtères ſecrets de la Déeſſe, qui n'ait répandu des larmes ? En eſt-il un, parmi vous, qui n'en ait verſé plus de deux fois dans le plus bel âge de la vie ? Ah ! c'eſt alors ſur-tout qu'elles ſont plus abondantes. Quatre luſtres s'étoient paſſés depuis que Palmerin avoit prononcé un fatal adieu à la déſolée Onolorie ; quatre luſtres, noircis par les ennuis, avoient

promené leurs couronnes flétries sur le front d'Onolorie depuis qu'elle regrettoit Palmerin. Quel moment, que celui qui lui présentoit ce Chevalier desiré ! Avoit-elle, pouvoit-elle avoir d'autre expression que ses larmes ? ou auroit-elle trouvé assez de force pour parler ? A peine elle sentoit : presque inanimée, la tête collée contre la poitrine de Palmerin, les deux bras jetés au tour de son col, elle le mouilloit de pleurs, & ne le caressoit que par quelques sanglots : le Chevalier la regardoit avec deux yeux immobiles, & où l'on voyoit deux grosses larmes qui se détachoient avec effort. Mais la tension de ses muscles, & la force de ses étreintes, annonçoient l'agitation de son cœur. Les momens s'écouloient ; ils ne s'abandonnoient point à d'autres mou-

vemens : ils ne ſentoient point le beſoin de changer de lieu ni de changer de careſſes. Tous ceux qui les auroient conſidérés dans cet état d'immobilité, auroient douté s'ils étoient éveillés ou s'ils étoient endormis. Si je voulois être Peintre, je placerois un peu loin d'eux le Damoiſel & Geneviève : ſur leur front je laiſſerois remarquer leur jeuneſſe ; on les verroit comme ils étoient, le Damoiſel à genoux, Geneviève lui abandonnant une main, & de l'autre lui montrant Onolorie & Palmerin : on verroit le Damoiſel & Geneviève, conſidérant, avec l'intérêt le plus vif & le plus naturel, Onolorie & Palmerin ; j'écrirois au bas de ce tableau qu'il eſt doux d'aimer comme eux. Que ne puis-je terminer ici le Roman ! Eh ! pourquoi faut-il que je retrace une copie

fidèle de la vie ! Toujours des peines ! toujours un nouveau chaînon ! toujours des catastrophes ! il me reste encore bien des événemens à décrire.

Le lendemain Palmerin s'étoit armé, dès le lever du soleil ; il avoit pris son casque & baissé sa visière : il se promenoit sur la place qui environnoit l'obélisque du grand Alfred. Il avoit reçu la veille un défi de la part d'un Chevalier inconnu, qui se disoit un des vengeurs d'Alfred : -- J'ai rempli, disoit ce Chevalier, dans les tablettes qu'il avoit envoyées à Palmerin, tous mes devoirs envers le grand Alfred, de Varlet, d'ami, d'Ecuyer ; j'ai tenu toutes mes promesses : j'ai élevé, nourri son vengeur, à qui rien n'a résisté jusqu'ici ; tremble, Palmerin. Quant à moi, il ne me reste plus

qu'à mourir en vengeant le plus grand & le meilleur des Chevaliers. – C'étoit le bon Griel : il étoit venu embraſſer la pierre froide ſous laquelle Alfred repoſoit.

Après les premiers momens de la douleur, ce bon Ecuyer avoit juré de le venger & de mourir. -- Mânes de mon maître, avoit-il dit, vous ſavez ſi j'ai mal répondu à vos ordres : vous verrez ſi votre fils eſt digne de vous ; c'eſt mon ouvrage, je ne pouvois vous donner, après ſa bonne éducation, une plus grande marque d'attachement, ſinon de mourir pour vous. Ainſi ferai-je. -- Il avoit rencontré ſon compagnon, l'autre Ecuyer, qui tous les jours venoit répandre des larmes ſur le tombeau d'Alfred, & attendre l'arrivée de ſon Elève, pour lui donner enfin le nom de

ſon père & mourir. Griel n'avoit pas plutôt appris le retour de Palmerin, que ſon ſang s'étoit ſoulevé. -- Ce Félon Chevalier, avoit il dit, viendroit inſulter aux mânes de mon maître. Je n'en ſerai pas long-tems témoin. Je mourrai de ſa main, ou bien il mourra de la mienne. -- Il l'avoit envoyé ſommer de ſe trouver à la ſixième heure du jour ſur la place où s'élevoit l'obéliſque ſépulcral.

Avant la ſixième heure Griel parut: il embraſſa la colonne, en approcha la pointe de ſon épée, & jura de mourir ou de venger ſon maître. Il s'avança à pied vers Palmerin, lui fit ſigne de deſcendre de ſon deſtrier, de jeter ſa lance & de ſe couvrir de ſon épée. Il jeta ſon écu, & invita Palmerin à en faire autant: il auroit voulu, le

bon Griel, combattre nud, afin de pouvoir donner & recevoir plus aiſément la mort. Il s'élança ſur Palmerin, en criant : mort : le combat fut terrible : deux vautours ſe meſurant des yeux, ſe pourſuivant, s'arrachant, ſe déchirant les entrailles, ne ſont qu'une foible image de la fureur de Griel & & de celle de Palmerin. Le bras de Griel ſembloit ſe ranimer & devenir plus peſant par la durée du combat ; il frappoit, portoit des coups de pointes dans le flanc découvert de ſon adverſaire, dont il paroit toutes les atteintes. Son épée étoit déjà rougie du ſang de Palmerin. Il ſourit de colère en voyant ſa lame noircie par l'abondance du ſang de ſon odieux ennemi. — O mon maître, s'écrioit-il : ô Dieux ! ô Artus ! ô père de la Chevalerie, viens à mon aide ;

punis, frappe par mes mains le Chevalier, le plus félon qui fut onc. -- Palmerin chanceloit, ſon ſang teignoit de pourpre la draperie qui couvroit ſes cuiſſes & ſes jambes ; une trace enſanglantée marquoit tous ſes mouvemens ; il ſentoit ſon bras défaillir ; ſon œil troublé laiſſoit égarer ſa main. Déjà Griel avoit crié : mon Maître, tu es vengé !

Le Damoiſel accouroit armé, la viſière baiſſée, pour n'être pas reconnu, au ſecours de Palmerin. Il étoit tems. Griel vit avec douleur ſa proie lui échapper. Trop foible pour recommencer un combat, il ne put que dire : -- à demain, Chevalier inconnu, je vous attends ici ; je vous ferai repentir d'avoir donné aſſiſtance à un Chevalier déloyal, & d'avoir trahi mon eſpoir. Je

voulois venger mon maître. Si un jour vous avez un ami, un maître, un père, vous ſentirez tout ce que vous me faites ſouffrir, en me dérobant la victime que je voulois & que je dois ſacrifier aux mânes de mon maître. Je vous attendrai ici demain. -- J'y viendrai, dit le Damoiſel. -- Mais la voix de Griel, qu'il n'avoit pas reconnue, avoit jeté dans lui une émotion extraordinaire : il ne s'applaudiſſoit point d'avoir ſauvé Palmerin ; l'aſpect de l'obéliſque l'avoit glacé d'effroi. La terreur, avec toutes ſes angoiſſes, ſes craintes & ſes noires ombres étoient deſcendue dans ſon cœur, & le rempliſſoit d'effroi, d'horreur & d'agitations dévorantes. Ce déſordre de mouvemens confus, qui, pour la première fois, s'emparoit de ſon ame toujours pure, & juſques-là ſi

tranquille, lui arracha des larmes. Il abandonna Palmerin à ſes Ecuyers & entra dans la forêt. Là, jeté ſur les racines d'un frêne, il pleuroit & étoit déſolé, ſans en ſavoir la cauſe. Le nom d'Alfred ſe plaçoit dans ſa bouche, & y laiſſoit de l'effroi : il ſeroit reſté long-tems dans cette attitude, ſi le ſouvenir de Geneviève n'étoit venu le tirer de cette ſtupide langueur.

Il ſortit de ſon abattement, reprit ſon caſque & ſe releva. Il s'achemina vers ſon logis ; il apperçut encore cet obéliſque blanc, qui, au milieu de la forêt, préſentoit de loin une flèche qui s'élevoit parmi les arbres ; il ſoupira, le conſidéra attentivement, & dit : — je viendrai tantôt honorer auſſi ce grand Alfred. —

Palmerin avoit demandé bien des fois le

Damoiſel ; il ſentoit ſes forces prêtes à l'abandonner pour toujours. Il croyoit avoir tari les ſources de la vie. Onolorie pleuroit ; Geneviève verſoit auſſi des larmes. -- Approchez, beau Damoiſel, lui dit-il : laiſſez-nous quelque momens, cheres amies. Je vous appellerai, dit-il, à Onolorie. Beau Damoiſel, je vous dois trois fois la vie ; je ſais bien comment vous payer de tant de ſervices. Je vous donne pour époux à Geneviève. Vous ſerez le Chevalier le plus digne d'envie, puiſque je crois que vous en ſerez le plus heureux & le plus vaillant. -- Il ſe recueillit un peu. -- J'ai un grand ſecret à vous révéler : au préalable il faut que vous me juriez de n'en jamais parler. — Je vous le jure, dit le Damoiſel. -- Vous m'avez raſſuré ; il faut encore que vous me pro-

mettiez obéiſſance en un autre point. -- Je vous la promets : -- aimable Damoiſel ; vous êtes toute ma conſolation ; je mourrai content : écoutez - moi ; -- il baiſſa ſa voix davantage. -- Ce grand Alfred, la fleur des Chevaliers, le compagnon d'armes, l'ami du Roi Ecbert : ce fut moi qui le combattis à outrance. - Je l'ai ſu, dit le Damoiſel ; -- mais ce que vous ne ſavez point, c'eſt qu'Alfred eſt vivant. -- Lui vivant-- oui Damoiſel ; il vit, reſpire & ſouffre ; il ſouffre & ſuis vengé. -- Par quel miracle, ſire ? -- Je l'ai vaincu, je pouvois l'égorger ; maître de lui par le bonheur des armes, je pouvois en diſpoſer. Je lui laiſſai la vie ; mais je l'enchaînai ; & afin qu'aucun Chevalier n'entreprît de rompre ſes liens, je fis creuſer une priſon ſous terre ; je l'y fis deſ-

cendre : j'élevai au-deſſus l'obéliſque que vous avez vu, & répandis la nouvelle de ſa mort ; je chargeai un de mes Ecuyers de le nourrir dans le ſouterrein ; je commandai qu'on lui mît un baillon ſur la bouche, pour empêcher qu'on n'entendit ſes cris. Alfred entendoit & pouvoit entendre les regrets que le bruit de ſa mort cauſoit aux Chevaliers. Le Roi Ecbert vint ſur ſa tombe pleurer ſa perte ; les Damoiſels y vont invoquer ſes mânes, & y conſacrer, par un attouchement reſpectueux ſur la pierre, leurs lances & leurs épées. Jugez, beau Damoiſel, ſi je n'avois pas ſujet d'être content de ma barbarie ingénieuſe. Tous les ans je venois ici, je deſcendois dans la priſon, & me montrois à lui : je jouiſſois de ſon ſupplice, que ma préſence augmentoit. Ses

cheveux ſont blanchis ; ſes forces l'ont abandonné ; il ne tardera point de mourir. Si je meurs avant lui , je vous charge , beau Damoiſel , de prolonger ſa vie ; car ma haine ſurvivra à moi : vous ſeul ſavez ce ſecret important ; gardez-le , je vous en conjure. Voilà les devoirs que vous avez à remplir : ſecret & ſoin du priſonnier. -- Je les remplirai , dit le Damoiſel ; mais que votre vengeance eſt longue ! -- Si jamais vous trouviez un Chevalier qui vous diſputât l'affection entière de la belle Geneviève , alors , beau Damoiſel , vous ſentiriez couler dans vos veines les ſucs venimeux de la haine , vous ſentiriez l'intariſſable ſoif de la vengeance , vous aimeriez le ſang , vous vous en abreuveriez , & ne finiriez de haïr qu'en finiſſant de vivre. -- Ah ! ſi

quelque Chevalier venoit gagner l'affection de ma Dame, je sens bien que je serois tourmenté ; -- ne murmurez donc point contre moi.

Cet entretien pesoit déjà trop sur le cœur du Damoisel. Ce secret, ce soin cruel, étoient deux dépôts funestes & trop au-dessus de ses forces. Il se sentoit bien capable de tuer un ennemi ; mais le jeter dans une prison éternelle ! cette pensée l'indignoit. Il quitta Palmerin, fut tenté de revenir à l'obélisque, & de le voir de plus près. Qu'alloit-il y faire ? Il n'y pouvoit plus plaindre le grand Alfred, ni le pleurer, ni l'invoquer. Quelle respectable illusion il avoit perdue ! Il apperçut de loin deux Chevaliers, sans armure, têtes découvertes, & penchés sur la base de la colonne. -- Ils

ſont dans l'erreur , dit-il ; ah ! ne les éclairons point , ils y perdroient trop. -- Il s'approchoit , & en s'approchant il crut reconnoître ſes deux Gouverneurs , les Ecuyers de ſon père , ſes maîtres & ſes premiers amis : ſes yeux n'étoient pas encore certains ; mais ſon cœur ne doutoit plus ; un battement de joie l'avoit averti ; il précipita ſes pas : -- mes amis , dit-il , chers Gouverneurs. -- Griel & ſon compagnon tournèrent la tête , reconnurent le Damoiſel ; il étoit dans leurs bras , il les couvroit de larmes de joie. -- Enfin , vous voilà , dit un des Gouverneurs , vous voilà tel que nous avions deſiré , tel que nous l'eſpérions ; vous n'allez pas tarder d'avoir un nom , celui que votre Seigneur & père a rendu ſi recommandable. -- Griel reprit la parole : --

reconnoiſſez le Chevalier inconnu, le génie qui par-tout vous a ſi bien conduit. -- Ah ! cher maître, que vous m'avez rendu de grands ſervices ! -- Sachez, beau Damoiſel, que vous voyez ici le tombeau de votre père. -- Recommencez, -- le tombeau de votre Seigneur & père. -- Je ne puis vous croire ; vous me tuez ; je n'ai plus de force : mon maître, qu'avez-vous dit.... le grand Alfred, -- eſt votre père, & déſormais vous pouvez porter ſon nom.-- Je ne ſais où en ſuis. -- Il tombe dans les bras de ſon Gouverneur, ſe roule à terre, pleure, baiſe la pierre, appelle à haute voix ſon père.... Les Ecuyers pleuroient auſſi : il les regardoit la bouche ouverte ; ſa poitrine s'enfloit : il avoit dans ſon ſein des ſecrets qui vouloient s'échapper.--Apprenez,

ſachez, écoutez, diſoit-il; Palmerin, le cruel! mon père; -- ſe reprenant; -- je ne puis parler. -- Sa colère, ſa douleur, ſes larmes, ſes cris, ſon ſilence, ſes mains élevées vers le ciel, tantôt ſerrées contre ſa poitrine, ſes yeux égarés, ſes mouvemens, qui tantôt l'éloignoient, & tantôt le colloient contre la colonne: toutes ces agitations déſeſpérantes ſont trop difficiles à rendre. -- J'ai, dit-il, à Griel, promis un cruel ſecret: j'ai juré; eſt-il puiſſance aucune qui puiſſe me relever d'un ſerment téméraire? -- Le Roi Ecbert le peut, comme Roi & comme protecteur de la Chevalerie. -- Vous me l'aſſurez! Je vous l'aſſure. -- Partons incontinent: venez avec moi à Londres; je vais me jeter aux pieds d'Ecbert: vous apprendrez un ſecret terrible. Il étoit

déjà

déjà monté à cheval. -- Je ne peux partir, dit Griel ; j'attends un Chevalier que je dois combattre, celui qui m'a enlevé aujourd'hui le cruel Palmerin, que j'étois prêt d'égorger.- Ce Chevalier, dit douloureuſement le Damoiſel, c'eſt moi. — Qu'avez-vous fait.- Je ne ſavois ce que je fais à préſent. — Partons, dit Griel. --

Ils partirent. Je n'ai point parlé de Geneviève ; il n'étoit pas tems encore de m'occuper des maux qu'elle alloit cauſer au Damoiſel. Il étoit rempli de ſon père : le chemin ſe déroboit ſous les pas précipités de ſon deſtrier, il brûloit d'arriver. Il ſe fit annoncer à Londres pour le fils du grand Alfred. Echert n'y fut point trompé, & ſe ſouvint du Damoiſel qu'il embraſſa tendrement.

Ecbert ne pouvoit le délier de ſon ſerment qu'en préſence de vingt Chevaliers : il donna des ordres pour les raſſembler le lendemain: tous les Chevaliers le relevèrent de ſa promeſſe & lui ordonnèrent de parler. Tous frémirent à cette horrible confidence, tous voulurent aller rompre les liens du grand Alfred. Il alloit s'éloigner ; la Princeſſe Graſilinde arrivoit dans l'appartement du Roi : le Damoiſel ne put que la regarder, porter ſa main à ſa bouche, ſe pencher vers elle & s'incliner. La Princeſſe lui rendit le même ſalut, & ajouta: -- ramenez votre Seigneur & père; nous voulons le voir, & vous auſſi. -- Les vents, la foudre, le feu, n'ont pas plus de rapidité que le Damoiſel en mit à ſon retour vers l'obéliſque. Il franchiſſoit l'eſpace, plutôt qu'il

ne couroit ſur le chemin ; il ne goûta point de repos qu'il ne fût arrivé. Il ſe fit ouvrir la porte du ſouterrein , s'y fit précéder par Griel. Il ne vouloit point voir un affreux baillon ſur la bouche de ſon père. Le vieillard ne reconnut point ſon fidèle Ecuyer : il le ſuivit d'un pas bien affoibli. Il y avoit ſi long-tems qu'il avoit perdu l'uſage de ſes jambes ! La lumière offenſa d'abord ſes yeux ; il les fermoit ſur tout ce qui l'entouroit. — O mon cher maître , s'écrièrent les deux Gouverneurs , vous vivez donc ; vous voyez donc encore le ſoleil , vos amis ; vous retrouvez votre fils ! — A ces mots Alfred tendit la main à ſon fils , le rapprocha de lui , & couvrit ſa tête de ſon manteau. Il ne pouvoit parler. — O mon père ! ô mon père , diſoit le Damoiſel ;

enfin je vous ai trouvé ! – Il l'aida à se relever, lui prêta son épaule, sur laquelle Alfred posa sa main, pour s'essayer à marcher. Il marchoit, cherchant l'air, cet air si pur, dont il avoit été privé pendant si longtems. Il mesuroit avec joie l'espace qui s'offroit à sa vue. Ce bien inestimable, la liberté, venoit le consoler de ses maux passés ; toutes les nuances du bonheur se marquoient à grands traits sur son visage. Les caresses du Damoisel achevoient d'aviver son organisation, & portoient dans son cœur ce feu dont il avoit été privé jusques-là.

Griel, ce bon Ecuyer, sembloit jaloux des caresses du Damoisel ; le Damoisel envioit celles que son père faisoit à son Ecuyer. Le maître & le serviteur s'acquit-

toient tous les deux. Griel honoroit ſon maître, Alfred récompenſoit Griel. Que de reconnoiſſance ne lui devoit-il point! Où trouve-t-on un ſerviteur qui vive pour élever le fils de ſon maître qu'il croit mort, & qui veuille mourir, quand ſon élève n'a plus beſoin de lui.

Griel & ſon ami avoient raſſemblé des Serfs des environs pour abattre l'obéliſque. Déjà l'urne qui ſurmontoit la colonne étoit tombée, briſée en mille pièces; les pierres avoient été jetées dans le Séjount: il ne reſtoit plus que l'affreux cachot, qu'on ſe hâtoit de remplir avec des faſcines & du gaſon. Une litière fut amenée, dans laquelle Alfred ſe coucha: le Damoiſel marchoit auprès de lui. En montant à cheval, Griel crut remarquer l'inquiétude ſur le front

du Damoiſel. --- Qu'avez - vous, --- ah ! dit - il, vous l'apprendrez à Londres : vous auriez dû l'avoir deviné ! Je meurs : --- quelqu'effort qu'il fit pour diſſimuler ſa peine en préſence d'Alfred, ſon viſage morne le trahiſſoit ; il continua triſtement la route. Chemin faiſant Alfred, dont la vue s'étoit raſſurée, rencontroit des monumens élevés à ſa mémoire. Il paſſoit ſur des lieux, témoins de ſes hauts faits.-Ici, diſoit-il, je terraſſai le Géant Livaux, là, je délivrai une belle Princeſſe. — On accouroit ſur ſon paſſage. Châtelains, Chevaliers, Damoiſelles & Serfs, on ſe preſſoit pour le voir. Alfred éprouvoit, à chaque pas, qu'il eſt glorieux d'être plus vieux que ſa renommée, & d'en avoir une qui attache l'Univers entier à ſoi. Il eſt bien vrai

qu'un grand homme appartient au monde entier, & qu'un Roi ne le dédaigne & ne le perſécute pas impunément. Ecbert revit avec joie le grand Alfred ; ils étoient auſſi vieux l'un que l'autre ; c'eſt une jouiſſance pour un vieux Roi d'avoir de vieux amis, de vieux ſerviteurs ; c'eſt preſque le ſeul bonheur qu'il ſache bien ſentir dans ſa vieilleſſe. Auſſi ne voit-on point à la Cour d'un Roi vieilli, de jeunes Officiers, de jeunes Miniſtres, de jeunes Courtiſans ; ils ont tous blanchi dans les armes ou dans les affaires. Alfred avoit repris l'uſage de la parole. Il s'en ſervit d'abord pour l'amitié ; c'étoit l'ennoblir par un ſi bel uſage, enſuite pour ſon fils, & puis pour le bon Griel. Admis à la table ronde, il entendit le ſerment que prononcèrent tous les Che-

valiers, de combattre à outrance Palmerin. Il avoit chargé le Damoiſel de ce ſoin terrible, & tous les Chevaliers avoient reçu ſa promeſſe. Le Damoiſel ne fit ce ſerment que d'une voix mal aſſurée : ſon viſage étoit rouge, ſes yeux laiſſoient tomber de groſſes larmes ; il trembloit en ſoulevant ſon épée. Cette agitation étonna Alfred, qui voulut en ſavoir la cauſe. Auſſi-tôt qu'il fut ſeul avec Griel & ſon fils : — Damoiſel, lui dit-il, qu'avez-vous ? Je vois couler vos pleurs ; vous ne ſeriez donc point ſatisfait d'avoir retrouvé votre père & de le venger ?— Chier père, dit le Damoiſel, je n'ai couru le monde que pour vous venger ; n'accuſez point votre fils de félonie. — Il embraſſa ſes genoux : — chier père, ce n'eſt point ma faute, ſi, en courant le monde, j'ai trouvé

la belle Geneviève. -- Quelle eſt cette Damoiſelle ? -- une merveille. -- Vous êtes donc affectionné à elle ? Je n'y vois point de mal. -- Ah ! ſire, Geneviève eſt.... Ah ! Griel, dites le reſte ; moi, je n'oſe : dites tout ; je vais me retirer. Mais, chier père, rien ne ſauroit m'empêcher de vous venger, comme d'être déſormais le plus à plaindre de tous les Damoiſels. -- Il ſe retira. Griel prit la parole : -- ſire, il eſt en effet bien à plaindre ! le Damoiſel : cette Damoiſelle, cette belle Geneviève, c'eſt la fille de Palmerin. -- La fille de Palmerin ! l'enfant d'Onolorie ! oui, ſire. -- Vit-elle encore Onolorie, que j'ai tant chérie : -- oui, ſire ; -- eh bien, Griel, ſache que, malgré tous les maux qu'elle m'a cauſés dans ma longue priſon, je n'ai

pu ni l'oublier ni la haïr. Rien n'efface un premier ſouvenir. La première beauté qu'on honore eſt toujours celle qui paroît la plus belle : en vain s'attache-t-on à une autre ; ce n'eſt que la ſeconde beauté qu'on a vue, & rien ne vaut dans un tendre attachement la primauté. Le Damoiſel eſt le Chevalier de Geneviève ! je le plains : je voudrois qu'il fût poſſible qu'il vengeât ſon père & ſervît ſa Dame.... Mais me venger ! moi, je ne le cherche pas beaucoup, à vrai dire, qu'il ne me venge point.... -- Mais, dit Griel, jamais il ne pourra ſervir Geneviève. -- Hélas ! je le ſens bien, & j'en ſuis affligé pour le Damoiſel : que faire ! -- Il eſt bien né ; il fera ſon devoir, dit Griel ; mais moi, je ferai le mien, je combattrai Palmerin au défaut du Damoiſel. --

J'y consens. Onolorie vit, dites-vous ? Onolorie ! Ah ! qu'elle vive ! Griel, vous vous en souvenez : Dieu ! qu'elle fut belle ! qu'elle étoit belle le premier moment que je la vis, sur le revêtement des fossés du château de Grimmer ! — Sire, je m'en souviens. — Tiens, mon cher Griel, je vais te dire vrai ; vengeance ne peut trouver place dans mon cœur ; il est tout plein du plaisir de revivre, de voir le Damoisel, de voir mon Roi, de te retrouver. Puisque mon bras ne peut plus soulever une épée, pourquoi conserverai-je dans mon sein le desir de m'en servir ? Qui ne peut plus se battre, ne doit plus haïr. Je ne hais personne, vive mon ennemi, pourvu que tous mes amis vivent. Griel, ne vas point combattre ; vas querir mon fils. — Le Damoisel ne différa

point de paroître ; il étoit ſi conſterné, que c'étoit pitié. — Je connois, lui dit Alfred, le motif qui vous afflige, cher Damoiſel ; vous ferez ce que bon vous ſemblera ; je ne vous demande point de vengeance ; d'autres Chevaliers s'en chargeront. — Cher père, je connois mon devoir, je ferai ce que nature, ſang & Chevalerie me commandent.—En parlant ainſi, il ſanglottoit.-Je ſais que je ne puis reſter ici davantage ; je vais chercher Palmerin. O cher père ! vous le ſavez, Palmerin eſt le père de Geneviève. -- Il fondoit en larmes & retomboit ſur ſon ſiége. Il n'étoit Chevalier qui ne le ſollicitât : Ecbert lui commandoit la vengeance : toute la Cour le tourmentoit par des inſtances cruelles. Il ne rencontroit pas un ſeul viſage compatiſſant ; pas une voix

qui descendît doucement dans son cœur ; qui lui parlât un langage moins héroïque & moins farouche. Je me trompe.

La Princesse Grasilinde l'attendoit ; elle seule savoit remuer son cœur avec des instrumens doux. La Princesse étoit plus que sensible ; elle devina toute la peine du Damoisel, & en la devinant, elle ne s'oublia point. Si l'épreuve du bain lui avoit fait prendre la résolution de renoncer au Damoisel, l'obstacle qui devoit l'éloigner de Geneviève avoit rallumé son espérance ; elle se flattoit de l'amener insensiblement à l'oubli de cet objet, & de tourner vers elle toutes ses affections. Qu'on lui pardonne cette touchante personnalité. Le Damoisel vint à elle : — consolez moi, dit-il, à la Princesse ; je n'ai plus que des ennuis à espérer

dans la vie. — Des ennuis ! vous ſi jeune, ſi beau, & qui le ſavez bien, êtes encore ſi chier à une Dame, qu'il n'eſt pas néceſſaire que je vous nomme ! -- Je vous entends, chère Princeſſe ; vous le ſavez ſi je vous ſuis affectionné : après ma Damoiſelle je ne vois que vous dans le monde ; vous m'avez comblé de tant d'amitié. -- Ah ! ce n'eſt pas tout (dit-elle) je vous porte tous les jours dans mon ſein ; vous n'avez bougé de-là. — Que vous êtes bonne ! -- Quand je vous vois triſte, vous jetez dans mon ame un noir affreux. -- Que vous-êtes bonne ! -- Comme je vous ai plaint ? — Ah ! je ſuis bien à plaindre. -- Ah ! oui, & moi, Damoiſel, je le ſuis beaucoup. -- Pourquoi, Princeſſe ? -- Pouvez-vous me le demander ? Je vous vois tout entier occupé

de Geneviève ; j'ai beau dire, j'ai beau vouloir, vous ne me donnez qu'un peu de reconnoiſſance ; c'eſt bien chétive portion.— Ah ! Princeſſe, je vous donne cent fois plus. -- Je ne puis le croire. — Ne doutez point de mes paroles. -- Grand-merci. Ainſi donc vous ſerez moins triſte : ſi vous ne pouviez être à Geneviève, vous ne voudriez pas mourir ? — Ah ! que vous m'embarraſſez ! -- Vous voudriez donc que je meure auſſi ! — Non, Princeſſe, ah ! non, je ne ſais quel parti prendre ; je ſuis bien à plaindre ! — Grafilinde pleuroit. -- Vous pleurez, Princeſſe ! -- Je n'ai plus que des larmes à répandre. -- Que je ſuis touché ! Adieu. Je vais partir, je vais venger mon très-honoré Seigneur & père. Que je vais payer bien cher l'honneur de porter ſon

glorieux nom! Je n'ai jamais mieux ſenti qu'aujourd'hui que grande renommée s'acquiert par rudes entrepriſes : j'en mourrai, j'en mourrai.

Qu'étoient devenus Palmerin, Onolorie ? La triſte Geneviève, où étoit-elle ? Que penſoit-elle ? Elle avoit ſuivi, en verſant des larmes, ceux qui avoient un empire abſolu & cruel ſur ſes deſtinées : elle avoit pris avec eux le chemin des Gaules. Palmerin n'étoit plus en ſûreté dans les Etats de la Grande-Bretagne ; malade, & preſque mourant, il étoit ſans défenſe : il ſeroit mort dans de honteux ſupplices. Onolorie veilloit ſur cette tête chérie : Geneviève donnoit à ſon père tous les ſentimens que la nature réclame ; mais la nature ne s'emparoit point de toutes les facultés de ſon

être pour les donner à Palmerin. Elle l'avoit laiſſée maitreſſe de la plus importante de toutes, de celle qui lui préſentoit toujours le ſouvenir du Damoiſel. Elle détournoit en vain ſes regards ſur les bords du Séjount. Elle n'y voyoit point cet objet chéri. Un vuide affreux s'offroit à elle : où le revoir, où le trouver ? Ne le voir, ne le retrouver que les armes à la main, pourſuivant ſon père ?... L'image étoit effrayante ; elle fermoit les yeux & ſuccomboit. -- Cher Damoiſel, diſoit-elle ; cher ami ! quelle deſtinée fatale nous a réunis & nous a ſéparés ! Hélas ! de qui ſuis-je la fille ? De qui êtes-vous fils ! -- Elle n'étoit déjà plus cette belle Damoiſelle, qui, par ſa beauté, avoit frappé le cœur du Damoiſel : les roſes de ſon teint avoient blanchi ſous les pleurs

qu'elles avoient recueillis ; le chagrin , le déſeſpoir , avec un doigt de fer , avoient imprimé le ſceau de la douleur ſur ſes joues ſi fleuries. Un voile étoit jeté ſur ſes yeux , & , hormis les momens où elle ne pouvoit s'empêcher de nommer le chier Damoiſel , elle gardoit un morne ſilence. Quelquefois elle tournoit la tête ou étendoit les bras pour le chercher. Sans ces mouvemens involontaires , on eût dit qu'elle avoit tout perdu , vue , ſenſibilité , ouie. Elle ſuivoit , comme jadis ces Eſclaves Grecques , qui ſuivoient ſans parler , ſans ſe défendre , les Dames devenues leurs maîtreſſes par le ſort des combats. Ce fut ainſi qu'elle s'éloigna des limites de la Grande-Bretagne , paſſa la mer , aborda à l'Iſle ancienne d'Aaldernay , & de-là deſcendit dans les Gaules.

Le Roi des Gaules tenoit alors Cour plénière dans la quatrième Province Lyonnoiſe, aux environs du Sénonois. Palmerin étoit conſidéré dans cette Cour par ſes hauts faits ; il fut accueilli avec diſtinction par Louis, qui rempliſſoit le trône de Charlemagne. Louis donnoit des fêtes à la Princeſſe Alpaïde, femme de Begon, Comte de Paris. Tous les Chevaliers accouroient de l'extrémité de la Gaule Narbonnoiſe & de la Belgique ; pluſieurs avoient franchi le pas de Suze & étoient entrés dans la Gaule par le Briançonnois.

Là on voyoit les Amadis & leur nombreuſe famille ; là, ces valeureux Comtes du Maine, ces antiques Polignac, qui pour n'avoir pas une couronne ſur la tête, n'en étoit pas moins glorieux. Là brilloit la fleur

de la chevalerie : là, la Princeſſe Faſtrade Abbeſſe un peu trop accorte d'Argenteuil, paroiſſoit engager les galans Chevaliers à de galans combats. Palmerin ne put offrir que les reſtes de ſa valeur paſſée ; on le diſpenſa de ſe meſurer dans le pas d'armes : il fut nommé un des juges du camp. Les Chevaliers gaulois qui avoient connu la belle Geneviève de Cornouailles dans la Grande-Bretagne, ne déſeſperèrent point d'éclaircir le nuage épais qui couvroit ſes yeux, n'aguères ſi beaux. De tout tems, l'eſpoir & l'audace furent le lot des Chevaliers gaulois. Toujours ils ont ſu fixer & conſerver en Gaule, ce je ne ſais quoi qui toujours les a rendus ſi aimables envers les Dames. Un des fils de Galaor, ſe chargea du ſoin de charmer les ennuis

de Geneviève. On ſait que des deux enfans de Périon, dont furent iſſus Amadis & Galaor, l'aîné tranſporta ſa poſtérité en Eſpagne, dans la Grande-Bretagne, dans la Germanie. Galaor fixa la ſienne en Gaule, & y fit cette ſouche brillante & ſurchargée de rameaux qui ombragèrent cette contrée. Il n'eſt aucun Chevalier gaulois qui ne deſcende de cette tige galante, & nos Dames s'en apperçoivent bien. Mais tout en regrettant le fidèle Amadis, elles tirent parti des vifs & ſémillans enfans de Galaor.

La blonde Geneviève, toujours pleurante, toujours ſolitaire, auroit découragé des Chevaliers moins préſomptueux. Elle ne réuſſit point à obtenir l'abandon & la ſolitude qu'elle demandoit; elle ne put ſe

défendre de donner un ruban noir à un Chevalier qui voulut combattre pour elle. ---Je vois bien, lui avoit-elle dit, galant Chevalier gaulois, qu'il faut vous céder. Ici, vous ſavez vous faire un mérite d'une importunité qui, en-delà de l'Océan ſeroit très déplaiſante. Vous me tourmentez, & je ne puis que vous pardonner; je n'ai qu'un ruban noir à vous donner: c'eſt la couleur que je veux porter.---J'en éclaircirai la nuance trop ſombre, avoit dit le Chevalier gaulois; je veux qu'elle devienne du plus bel incarnat.---Ainſi ſoit comme vous le dites: mais je n'irai point à l'amphitéâtre.---Cette réſolution déconcerta le Chevalier, qui avoit bien plus d'amour-propre que d'attachement.---Il faut vouloir ce que vous voulez. Adieu, cruelle Comteſſe.

--L'apoſtrophe de cruelle étonna un peu Geneviève ; Palmerin lui apprit qu'il ne falloit point s'y arrêter ; qu'elle n'avoit aucun ſens dans les Gaules, à force d'y être commune ; qu'on y trouvoit bien encore des hommes cruels, mais qu'on n'y voyoit plus de femmes cruelles ; & qu'en conſéquence on ſe permettoit un mot qui n'offroit point un ſens déterminé.

Le Damoiſel s'étoit ſéparé, comme je l'ai dit, de la Princeſſe Graſilinde, il avoit vu couler ſes larmes, & en avoit répandu avec elle. Auſſi-tôt qu'il fut embarqué :---Ah ! Chapelle, dit-il à ſon écuyer, je voudrois qu'une tempête affreuſe m'engloutit dans le fond de cet abîme d'eau.--- Ai aſſez peur, Sire, d'y voguer ; pas n'eſt beſoin de m'épouvanter : faut arriver

au plus vite; & puis verrons ce que faire nous faut. Mais ſi mourir nous eſt une néceſſité, mourons, Sire ſur la terre; y ſerons moins tourmentés.--(Le brave Griel l'avoit devancé, & avoit déjà vu les rives des Gaules). Les vents mutinés parurent favoriſer les vœux funeſtes du Damoiſel; les eaux battues s'élevoient, en grondant, à la hauteur des monts: le frêle navire, lancé ſur ces pentes rapides, ſembloit ſe précipiter dans le fond de l'Océan; & des écueils cachés ſous ces vagues émues, préſentoient la mort aux yeux des Bretons conſternés. Le Damoiſel, immobile, voyoit ſans effroi le péril qui le menaçoit: il ne diſoit que ces mots: --- Que la mort, tant affreuſe ſoit-elle, eſt douce aux malheureux! la fin la plus cruelle eſt toujours une fin.--

Sur

Sur le même navire étoit un Chevalier gaulois, qui offroit le même calme à la mer courroucée. Le Damoiſel, attiré vers lui par ce rapport d'intrépidité, oſa lui demander pourquoi il mépriſoit la mort. Le Chevalier gaulois lui apprit qu'il avoit perdu ſa Dame. — J'ai perdu la mienne, reprit le Damoiſel. — Vous êtes donc, Sire Damoiſel, auſſi à plaindre que moi. — Ce ſentiment d'infortune rapprocha le Damoiſel du Chevalier gaulois. Il abordèrent enfin à terre, & quittèrent le na Chapelle en ſauta d'aiſe. Il n'y avoit pas deux jours que le Chevalier gaulois étoit à Wiſmar, qu'il avoit retrouvé toute ſa gaieté. Il ſuivoit une Dame de renom, s'en étoit fait écouter, & déjà elle le nommoit du nom, du doux nom d'ami. Il

avoit oublié ſes douleurs & ſa Dame perdue. Le Damoiſel étonné de cette métamorphoſe, la trouvoit juſtifiée par la beauté de la nouvelle Dame. Au départ, le Chevalier gaulois retomba dans ſa première triſteſſe. Le Damoiſel imaginoit que le ſouvenir de ſa première Dame lui étoit revenu dans ſa penſée. Il ſe trompoit ; le Gaulois n'étoit rempli que de la nouvelle, & s'écrioit :---Je ſuis au déſeſpoir ; il vaut mieux mourir. --- Arrivés au Melda, le Gaulois rencontra la Comteſſe de Boulogne, ſuivit ſes pas, reprit ſon enjouement, & ne parla plus que de fêtes & de tournois. Il fallut partir, le voilà encore déſeſpéré. Le Damoiſel, malgré ſes ennuis, ne put s'empêcher de rire au dépens du Gaulois. ---Si l'on ſent ainſi dans les Gaules, un

amoureux déſeſpoir, Vous n'êtes point à plaindre. Vos Dames ont tort de vous être affectionnées; & ſi elles ſe conſoloient de même, que diriez-vous ?—Elles ſe conſolent, les cruelles ! plus aiſement encore.—Au mot de cruelles, le Damoiſel ſourit, & reconnut le cachet de la Nation gauloiſe; car il ſavoit que chaque peuple a ſon expreſſion & ſon attitude. Les Gaulois avoient deux ſignes caractériſtiques, ce mot, & puis ce je ne ſais quoi, qui plait, qu'ils ſemblent avoir dérobé aux autres peuples, & qu'ils ſe tranſmettent de l'un à l'autre comme un héritage de famille. Il étoit curieux de poſſéder ce je ne ſais quoi. Par-tout où il avoit paſſé, ſoit dans les plaines belgiques, ſoit dans les villes, il avoit entendu qu'une paſtourelle diſoit à

l'autre, en le montrant au doigt :--- c'eſt dommage qu'il lui manque je ne ſais quoi ! ---Il les regardoit à ſon tour, & ſans trouver des beautés, il rencontroit des phiſionomies, des charmes, un jeu vif, il étoit ému, attiré par un je ne ſais quoi, qu'il ne pouvoit encore définir. Son maintien froid, ſa blonde chevelure, ſa longue douleur, lui donnoient un caractère qui tranchoit parmi les Gaulois; on ne l'appeloit que le Damoiſel breton.---Montrez-moi, diſoit-il au Gaulois, ce je ne ſais quoi qu'on nomme par-tout. Le Gaulois lui en fit la promeſſe.

Ils étoient arrivés à Gratepance (ou Granvilliers), dont la Comteſſe de Beauvais étoit ſouveraine. Cette Comteſſe, aimable, vive & enjouée, avoit réuni à ſa cour

les Dames Troyennes, les plus renommées & les plus piquantes du Vexin.. Elle y tenoit une cour d'amour, & y donnoit les jeux de l'ormel. Pour oſer ſe mêler parmi cette cour, & ſe préſenter aux jeux, il falloit avoir obtenu de cinq Dames le prix du je ne ſais quoi. Si vous me demandiez quel étoit ce prix charmant, je vous répondrois, Meſdames, c'eſt ce que vous poſſedez, ce ſont ces graces inexplicables dont on ſent le charme mieux qu'on ne ſait le définir; c'eſt une roſe qu'il eſt plus aiſé de cueillir que de peindre. Le Damoiſel croyoit que cette faveur étoit la choſe impoſſible; ſa curioſité le détermina à tenter l'épreuve. La belle Elizène, Dame de haut parage du Vexin, obtint la pomme. Elizène étoit au nombre de

ſes juges : il s'appliqua à la gagner. Elizène extrêmement enjouée, toujours ajuſtée ſous l'éclat des rubis, des franges d'or & d'argent, drapée avec art & tout-à-la-fois avec nonchalance, offroit tantôt les attraits du négligé, tantôt les charmes de la parure : c'étoit la tête la plus animée, la taille la plus fine, la plus ſouple, un ſein que la beauté avoit modelé & animé de ſes mains divines ; une jambe, un pied . . . Elle n'étoit plus dans la fleur de la jeuneſſe ; elle n'en valoit que mieux : un peu d'expérience, un peu de confiance, ne déparent pas toujours les charmes de la beauté. Elizène parut recevoir les hommages du Damoiſel, qui ne ſentoit pour elle que des éclairs momentanés, qui cédoit à l'attrait de l'illuſion, à la révolte des

ſens, & qui n'auroit pas pu jurer un conſtant ſervage. Elizène ne lui demandoit point de ſerment ; il étoit à ſon aiſe, ſans s'en appercevoir (car on lui avoit dit qu'il falloit poſſéder l'art de plaire, & que ce n'étoit que dans cet art qu'on trouvoit le je ne ſais quoi qui plaît toujours). Il cherchoit les moyens de plaire, & les trouvoit. Elizène étoit vive ; il étoit auſſi vif qu'elle. Elle mettoit une expreſſion attirante au jeu de ſon œil ; il en donnoit au ſien. Elle ſoupiroit ingénieuſement ; il mettoit de l'intention dans ſes ſoupirs. Elle parloit beaucoup ; il parloit auſſi. L'eſprit étinceloit, la galanterie embelliſſoit tout ce que diſoit Elizène : le Damoiſel s'étudioit à donner des graces à tous ſes diſcours. Il voyoit les Chevaliers gaulois feindre le ſentiment,

& avoir de l'audace; il feignoit & osoit à son tour. Enfin, on ne vit jamais une petite guerre plus charmante. Il étoit toujours sur les pas d'Elizène : elle le trouvoit par-tout; il déroutoit toutes ses marches. Il s'apperçut qu'Elizène avoit trouvé dans lui le je ne sais quoi; elle lui en fit le modeste aveu, à voix basse, dans un sallon bien obscur. Un petit ruban, tissu, transparent & léger, dont les graces furent les premières ouvrières, qui sert tout-à-la-fois de lien & de parure; un de ces petits rubans qui servoit de jarretière à Elizène, tomba aux pieds du Damoisel; & comme elle défendoit son ruban, il en regardoit la possession comme un joli larcin, & ce larcin prit le nom de faveur; nom qui depuis, est resté au ruban. Le

Damoiſel en forma une eſpèce de roſe, qu'il voulut, par galanterie, porter à ſa boutonnière. Dame Elizène trouva cette galanterie délicate, & voulut être l'inventrice, à ſon tour, d'un nouvel ornement dans la parure des Dames. Elle demanda un ruban faveur au Damoiſel, qui le lui accorda. Elizène dans la vivacité de ſa joie, s'écria :--Me donnez, beau Damoiſel, le parfait contentement.--Elle plaça au milieu de ſon ſein ce ruban noué; & c'eſt depuis ce tems que nos Dames gauloiſes achèvent leur parure par un parfait contentement. Elizène parut devant la Comteſſe de Beauvais avec ſon parfait contentement. Auſſi-tôt qu'elle en eut éclairci l'origine, il n'y eut pas une des Dames de la cour de Gratepance qui ne demandât un parfait contentement. On

imagine bien qu'il ne devoit y avoir que le Damoiſel aſſez habile pour en préſenter d'accomplis, & noués avec plus de grace. C'eſt à lui qu'elles s'adreſſoient; il paſſa ainſi pluſieurs journées à obliger, à parer les plus belles Dames de Gratepance. depuis qu'il avoit trouvé le je ne ſais quoi des Gaulois, il ne ſavoit plus rien refuſer aux Dames. Il les reſpectoit; leur deſir étoit un ordre ſacré pour lui. Il avoit ſenti qu'elles étoient ſur la terre pour la parure du monde, comme les fleurs le ſont d'un parterre. Il faut, ſe diſoit-il, une culture plus ſoignée pour elles, des égards infinis. Il les ménageoit toutes; Une Dame de la cour, qui n'étoit plus jeune, lui ayant demandé, avec une obſtination encore aimable, un parfait conten-

tement, il céda à ſes inſtances ſans paroître céder. Toutes les voix ſe réunirent en ſa faveur : toutes les Dames affirmèrent qu'il poſſédoit le je ne ſais quoi, qui ſeul pouvoit rendre un Damoiſel capable de figurer avec avantage à la cour d'amour, aux jeux de l'ormel & dans un cercle de Dames. Aimables Gaulois, prenez le beau Damoiſel pour modèle, & ne perdez jamais ſon ſouvenir quand vous ſerez auprès des Dames. Il les aima, ſentit leur empire, les reſpecta, rendit hommage à toutes, & n'en ſervit qu'une.

Il attira les regards de toutes les Dames, pendant la durée des jeux. Il n'avoit pas oublié les hameaux, ni les paſtoureaux, il y revenoit dans les momens où les fêtes de la cour étoient ſuſpendues. Les hameaux

gaulois préſentoient un autre ſpectacle, différent de celui des Bretons. Ici paſtoureaux & paſtourelles n'avoient que deux objets, le travail & l'amour. L'amour donnoit du courage pour le travail, & le travail aſſuroit des reſſources à l'amour. Ici, on y ſentoit doublement le prix des fleurs. Ici la roſe enlevée dès le point du jour à ſa tige épineuſe, trouvoit ſon trône ſur le ſein de toutes les paſtourelles. Ici, l'art de plaire multiplioit, ſous les doigts des paſtourelles, ces rézeaux clairs & brodés qui cachent tout & ne cachent rien, que la pudeur avoit inventés, que la coquetterie amincit, perça à jour, & transforma par degrés en légers filets, artiſtement jetés ſur un cou & ſur des épaules blanches comme l'albâtre. Ici, les métiers des plus

fines étoffes étoient employés, de préférence, à la parure des paſtourelles; il ſembloit qu'on avoit voulu fixer ſur les draperies, le moëlleux, la forme & les couleurs de toutes les fleurs. Ici, les ombrages étoient nombreux. Mille petites forêts, mille pelouſes, mille ruiſſeaux; des vignes par-tout: oui, des vignes! car ce n'eſt pas dans les pays les plus froids de l'Irlande & de l'Ecoſſe, que l'amour a plus de ſujettes. Je dirai bientôt la révolution que les vignes opérèrent dans les Gaules.

Le Damoiſel parcouroit ces hameaux avec joie. Le travail y paroiſſoit, non point une peine, mais l'intermède court d'une fête, & la fête commençoit avec le crépuſcule, pour ne finir qu'au lever de l'aurore. Les paſtourelles conſervoient leur

propreté dans les champs, & y paroiſſoient auſſi belles en poſant un échalas, que le ſoir, ſur le gaſon, en effeuillant leurs bouquets. Des chants d'amour ſe faiſoient entendre de tous côtés; de tous côtés le Damoiſel appercevoit, ou un paſtoureau aux genoux d'une paſtourelle, ou un autre laiſſant échapper ſa ſerpette pour ſoupirer, & pour regarder ſa douce bergère; ou un autre eſſuyant avec le mouchoir de ſon cou, le front baigné de ſa rouge amie. On chantoit preſqu'autant qu'on parloit. Les plus vieux, qui ne pouvoient plus chanter, enfloient un ſyrinx, ou ſifflоient des airs champêtres; d'autres penchés ſur la terre, ſembloient inhabiles, & l'étoient par trop d'ivreſſe. Le Damoiſel apperçut le bon Chapelle dans un de ces hameaux,

qui couroit après une paſtourelle qui avoit l'air de fuir de toutes ſes forces; le Damoiſel accourut, & l'arrêta :---Raſſurez-vous, lui dit-il, & toi malheureux, tu oſes pourſuivre de la ſorte une ſi gentille paſtourelle ? -- La bergère ſe mit à rire, & lui dit :--Ne courois pas, beau Sire, pour le fuir tout-à-fait, voulois arriver dans ce bois : fuyois, eſt bien vrai, mais voulois être vue.--- Le Damoiſel rit lui-même de ſa bonhommie, & lui dit, courez donc, gentille paſtourelle; mais gardez-vous de cheoir.---

Le Damoiſel trouvoit des phénomènes à chaque pas. Les Gaules ne reſſembloient pas à la grande & froide Bretagne.--- Heureux le Roi, diſoit-il, qui regne ſur ce beau pays ! Par-tout l'image du bon-

heur, par-tout la beauté, par-tout la ſoumiſſion; jamais tant de Chevaliers, jamais tant de Dames, jamais tant de gaieté! Quels ennuis, ſe diſoit-il, ce lieu charmant n'éclairciroit-il point! un charme univerſel y ſuſpend le ſentiment des peines. Ah! non, il n'eſt point dans les Gaules de longues douleurs, tout concourt à les diſſiper: ô Geneviève! ô ma Damoiſelle, pardonnez.... Je ne vous ai point oubliée! j'ai ſeulement oublié que j'étois condamné à devenir le plus malheureux des Chevaliers. Je vous affectionne toujours de la même tendreſſe. Hélas! je ne dois plus eſpérer aucune récompenſe. Mon père, je vais vous venger! Vengeance! vous m'allez coûter des larmes bien amères. Je conſentirois, ô Palmerin, à recevoir de vous la mort que je vais vous donner.

—Qui parle de mort, s'écria une jeune paſtourelle qui ſortoit du taillis? C'eſt vous, beau Damoiſel! de quelle mort voulez-vous donc mourir?—Le Damoiſel ſe remit de ſon trouble, & à la manière des Chevaliers gaulois, qui ne diſent pas toujours ainſi qu'ils penſent aux Dames, il compoſa ſon maintien, & choiſit ſes penſées :—Mourir, dit-il, eſt une envie qui fait place à une plus douce, quand on voit un minois comme le votre. Comment vous nommez vous?—Roſaliette.—Le joli nom!—Le crois bien; Lucas me l'a donné, & Lucas m'a dit que c'étoit un nom parlant, & que quand on m'avoit vue, on trouvoit auſſi-tôt l'origine de ce mot: roſe & violette, m'a-t-il dit, ſont ſur ton minois: faut en compoſer ton nom.—Je

vous entends, je vois comment vous vous nommez Roſaliette. Il a raiſon, Lucas, & je le défie d'en trouver une autre à qui ce nom aille auſſi bien qu'à vous.--Etes bien aimable, beau Damoiſel !--Vous l'êtes bien davantage ; vous avez un bouquet preſque fané, les roſes en ſont à moitié effeuillées.---C'eſt Lucas qui me l'avoit baillé ; c'eſt lui qui l'a gâté.---Vous l'avez permis ?--- Ah ! beau Damoiſel, Lucas a bien des permiſſions.--Qui les lui a données ? --Ne ſais : un beau jour Lucas s'émancipa ; fâcher me voulus ; n'en tint crainte ; ne ſais comment s'y prit ; tant y a que n'ai quoi qui ne ſoit permis à Lucas.---Où alliez-vous ainſi ?--Pas bien loin de la chauſſée que voyez d'ici.---Quoi chercher ?--Dame ! Lucas.--Et là, qu'y faites-vous ?

Rien : y rêve.—A quoi ?--Dame ! à Lucas. --Le ſoir ?—Reviens.---Sans doute avec ? --Ah ! oui, avec Lucas.--Il n'y a pas long-tems que vous avez connu Lucas ?-- N'a guère ; car, Damoiſel, ai quinze ans. —Ah ! Roſaliette, quinze ans !—Oui, Sire. --Quinze ans ! Roſaliette, crains votre âge. --Pourquoi, Sire ?--Ah ! pourquoi, venez, je vous le dirai ? — Roſaliette s'approcha, le Damoiſel avoit déjà pris des licences : Roſaliette n'étoit point effarouchée ; il vint en penſée au Damoiſel que Lucas ſeroit chagrin. Il s'éloigna, & lui dit :— Adieu, Roſaliette, crains trop vos quinze ans ; allez retrouver Lucas.--Bon ſoir, froid Damoiſel, bien ſe voit que ne ſavez mordre à la grappe.---Ce reproche le fit remonter à ce proverbe, qu'il avoit déjà entendu :

il ſe promit bien de le connoître, & dût-il s'en repentir, de mordre à la grappe comme les autres.

Elizène lui conta ainſi la révolution que les vignes avoient faites dans les Gaules.---Bien avant, lui dit-elle, que les Gaules jamais vaincues, quelquefois morcelées, euſſent vu les Romains dans quelques-unes de leurs provinces, elles étoient ſilencieuſes, guerrières & froides. Le froment couvroit ſes plaines; des arbuſtes, ſes côteaux: ſur ſes rochers, une mouſſe légère tapiſſoit une ſurface inégale. On vieilliſſoit, on s'ennuyoit, on végétoit. Que ſont des jours mal employés! A quoi ſert une force qui demeure inactive? Ainſi étions-nous dans les Gaules. Qu'il vous ſouvienne de Réatus. Ce Roi galant

avoit passé les monts ; il avoit vu dans les pays ultramontains la vigne couvrir de ses grappes parfumées les campagnes de Rome. Il avoit vu dans les festins des raisins sucrés parer la table des épulons ; il avoit goûté de ce fruit délicieux ; & avoit senti au même instant un doux sommeil descendre sur ses paupières, ses membres s'amollir, ses nerfs s'assouplir, & son cœur devenir plus susceptible. Il avoit continué ; ses jours se passoient des festins à l'ivresse, & de l'ivresse au sommeil ; amour l'attendoit-là. Amour un jour lui présenta une grappe par les mains de la fille du Roi de Thuringe. Réatus mordit à la grappe enchantée. C'en étoit fait : ce n'étoit plus l'ivresse du vin, c'en étoit une encore plus douce. Désormais Réatus comptoit ses momens par ses ivresses

Il en étoit une qu'il préféroit à l'autre. Il retourna dans les Gaules avec Bazine. Les côteaux furent bientôt feſtonnés de pampres; bientôt les Dames gauloiſes & les Chevaliers gaulois eurent mordu à la grappe. Les Gaules devinrent un des domaines d'amour, de chevalerie & de galanterie : bientôt ſe diſtinguèrent des autres, en amabilité, tous ceux & celles qui la grappe avoient mordu. Bien s'en apperçoit-on encore, car, voyez dans la Grande Bretagne, en Germanie, ailleurs où on ne rencontre point douce vigne, vous n'y trouvez que des gens bien froids, trop ſages & bien ſilencieux. Dans les Gaules, il en eſt tout autrement. Vous ſavez maintenant, beau Damoiſel, ce que ſignifie ce proverbe gaulois qui, vous le jure,

jamais ne vieillira ; faites-en l'eſſai vous-même, & vous verrez que j'ai raiſon.--- Un beau roſier ſe trouvoit proche d'Elizène elle jeta ſur l'arbuſte fleuri d'amour, un regard languiſſant, ſe pencha mollement, & ſe laiſſa aller ſur une fraîche nappe de violettes. Le Damoiſel ſe ſentit doucement ſurmonter à pareille langueur.--Dame qu'avez-vous donc ? -- Le ſouvenir d'un doux paſſé m'a frappée au cœur. Si vous ſaviez à quel prodige ce gentil roſier doit naiſſance ! Ah ! vous ne ſavez pas tout ce que nous devons à l'amour. Ecoutez les choſes merveilleuſes que je vais vous raconter.

Ces barreaux de rouille couverts, jadis formoient l'iſſue d'un caveau qui nom a pris *ſoupirail*, en mémoire des ſoupirs

que Blanche de Bourgogne y a pouſſés vers le ciel. Un père méchant l'avoit précipitée dans ce ſouterrein affreux, parce qu'il l'avoit ſurpriſe un jour.... nenni, c'étoit un ſoir, ſa main dans la main du Comte de Champagne. Il ne voulut croire ce felon Seigneur, que la peur de faillir avoit engagé Blanche à donner ſa main.— » Ne laiſſe tenir ſa main, diſoit le Duc, » Damoiſelle qui bien veut vivre, la poſe » ſur le bras de ſon écuyer, pour ſe » ſoutenir, & onc ne la mit nue, & » voire chaude, dans la main amoureuſe » d'un Chevalier, à moins que ne ſoit ſon » ſien ſerviteur. Damoiſelle dévergondée, » vous empêcherai de laiſſer prendre autre » plus rare & plus ſavoureuſe choſe.— Il fit creuſer ce ſouterrein, & mit l'iſſue

à

à fleur de terre ; ſa tyrannie leur permit de ſe voir & de s'entretenir piteuſement. Tant ſoit ingénieuſe cruauté, amour eſt encore plus ſubtil qu'elle. Le malheureux Comte de Champagne venoit tous les ſoirs à l'entrée de la nuit ; ne pouvant ſe tenir debout, il ſe couchoit ſur le ventre, par terre, pour deviſer avec ſa pitoyable amie. Dans telle contrainte où à peine ils ſe pouvoient voir, ils trouvoient voies à doucettes badineries, voire à voluptueuſes joyeuſetés : les barreaux n'étoient point épais, leur bouche paſſoit au travers, & puis en préſentant ce gentil organe de la parole, il n'étoit pas difficile de ſe rencontrer. Bonté du ciel ! ou plutôt merveille d'amour ! La bouche du Comte touchoit à celle de Blanche, & le ſerment

que ſa langue prononçoit venoit ſe repoſer ſur celle de Blanche. Jamais ſerment ne fut ſi bien reçu & ſi tendrement ſavouré. Les pauvrets étoient heureux ! Pour un empire le Comte n'auroit manqué au rendez-vous ; & là, couché en terre, il auroit abdiqué toutes les couronnes. De telle gêne, langage d'amour s'enrichit d'un mot charmant, & que vous connoiſſez ſans doute par délicieuſes expériences. A meſure qu'il s'avançoit, le Comte s'écrioit, ô mienne amie ! j'accours, je vais vous voir. La pauvre Blanche lui crioit : hélas ! je ne puis vous regarder ſi vous ne vous baiſſez ; il ſe baiſſoit & demandoit auſſi-tôt qu'il le pouvoit, le prix de ſa peine, & quand leurs bouches ſe touchoient, il nommoit ce bonheur le prix du baiſſer.

Des malveuillans pouvoient ouir ce mot, dont le ſon ſoutenu par une conſonne ſuperflue, forçoit la langue à un ſifflement indiſcret. Le Comte en prononçant baiſſer, baiſſoit la voix, mouilloit la ſyllabe trop ſifflante, & n'exprimoit en effet que *baiſer*. Ce mot ainſi réduit parut ſi doux, ſi diſcret, que Blanche n'en perdit la mémoire, & quand ſes lèvres ſe repoſoient ſur les lèvres amoureuſes du Comte, elle n'appela plus ce délicieux repos le prix du baiſſer, mais ſeulement le *baiſer*. Ils eurent bientôt appris à ſe ſervir du mot, & nommoient avec ivreſſe, un baiſer, deux baiſers, trois baiſers. Epithètes gentilles vinrent à leur ſecours; amour attacha tant de choſes & tant de penſées au mot, qu'il ne s'eſt vu dans langue mo-

derne, un mot ſi utile & ſi univerſellement exploité : de quinze à quarante, il n'y a dans les Gaules Dame de bien, qui n'ait ſur la fin de ſa journée, donné ou reçu au moins un baiſer.---

Pourſuivez, reprit le Damoiſel, vous devez deviner tout ce que je penſe & dois ſentir à l'explication du baiſer. Et ce roſier ? ---Il doit naiſſance au baiſer.-- Je le crois ſans peine, roſes ſont ſur vos lèvres, ô belles Dames !--Vous avez raiſon : le Comte tous les ſoirs en faiſoit un hommage à la pauvre Blanche. Les barreaux étoient ſi ſerrés, qu'il falloit défaire le bouquet, & paſſer les roſes une à une. Elles s'effeuilloient, en s'effeuillant tomboient au bord du ſoupirail, & quand le Comte ſe couchoit, ſa chaleur faiſoit germer ſous terre,

la graine qui, par fortune, s'échappa un jour d'un pépin mêlé parmi les fraîches roſes. Les larmes de Blanche arrosèrent l'arbuſte.....Pardonnez, ſi un ſouvenir me contraint de ſoupirer.....L'arbuſte qui devoit reconnoiſſance à l'amour, puiſqu'il étoit né du baiſer, ſortit hériſſé de pointes. Le pauvre Comte de Champagne ne prit plus un baiſer qui ne fut touché d'une épine. Hélas! c'eſt ſans doute depuis ce tems, que roſe d'amour a des épines. N'aguères me les bailliez, diſoit le Comte, purs & doux; ores les achette, ne les trouve que plus ſavoureux, & m'en ſouviendrai plus long-tems. Son ſang couloit, & à la longue, la fleur, de blanche qu'elle étoit, devint rouge & emblématique; fut tout-à-la-fois hommage

d'amour & ſimbole d'innocence : depuis ce tems, on n'a plus donné ni reçu un baiſer, que l'incarnat de la roſe ne ſoit reſté empreint ſur notre joue & ſur nos lèvres, & n'ait trahi notre contentement.---Le beau pays, ſe diſoit le Damoiſel, où ſe voient tant de graces, tant d'eſprit & tant d'aimables inventions !---Si vous penſez, Ami Lecteur, que les Damoiſelles prononcent ſans danger le mot *baiſer*, vous vous trompez. Ce mot tant ſignifiant, a toujours des ſuites. Elizène peut-être vouloit-elle... Non, je ſerai diſcret, le Damoiſel voulut.... Ah ! il connut toute la force & toute la faveur du mot. Mais vous, virginales Damoiſelles, gardez-vous de rêver au *baiſer*. Vous ſeriez à demi-gagnées ; gardez-vous de badiner avec l'expreſſion. Quand telle

expreſſion commença à devenir familière, la pudeur la rejetta en rougiſſant, & c'eſt choſe vraie que Dames bien élevées rougiſſent au mot *baiſer*.

Enfin le Damoiſel prit congé de la Comteſſe de Beauvais, s'éloigna de la cour de Gratepance, & ſervit d'écuyer à Elizène qui retournoit dans le pays Vexin. Dans ſa route, auſſi-tôt qu'il eut quitté les limites de Beaumont, il ſe trouva dans une vallée ſerrée & délicieuſe; le fleuve de la Seine bordoit un de ſes côtés; des côteaux couverts de groſeilliers & de cerifiers, la reſſerroient au midi. Là il trouva les vignobles d'Argenteuil, que Probus avoit voulu arracher, & ce monaſtère dont une fille de Charlemagne étoit abbeſſe.

Dans cette même valée, mais plus près

du côteau ſur lequel Ceſar avoit placé les tavernes de ſon armée, étoit un logis modeſte, mais entouré des plus belles fleurs & des plus rares. Elizène (1) montra ce domicile au Damoiſel.---Là, lui dit-elle, vit & paſſe ſes dernières années parmi les fleurs, auprès des graces, & ſuivant de l'œil les paſtourelles, un vieux Chevalier, aimable encore, vif, gai, qui conſacre ſes loiſirs aux faſtes des Amadis & des Chevaliers de cette famille, dont il eût été le compagnon & l'ami; ſa plume va les rendre immortels. Nos arrières neveux reliront ces archives galantes, qu'une main délicate & fleurie a ornées de portraits

(1) L'Anachroniſme eſt ici très-conſidérable. C'eſt le Comte de Treſſan qu'on a en vue, qui vivoit alors. Il cooperoit avec M. de Mayer à la Bibliothèque des Romans.

charmans, d'alluſions fines & ſenties, & qui apprendront aux Romanciers à emprunter des courtiſans ces gazes légères dont ils ſe ſervent pour tout dire avec agrément, & ſans jamais faire rougir.--- Il n'eſt pas étonnant qu'un Chevalier ſache célébrer les proueſſes des Chevaliers, dit le Damoiſel, & ſache écrire comme on parle à la cour : la cour eſt ſon pays natal.--- Remarquez, dit la Fée Urgande, qui ſortoit dans ce moment du logis du Chevalier hiſtorien (1), où elle avoit dépoſé ſa baguette enchantée, dont il ſe ſervoit ſouvent au lieu de plume ; remarquez, dit la Fée, qui les avoit ouis, que les hauts faits

(1) La Fée Urgande eſt le perſonnage eſſentiel du Roman des Amadis des Gaules, mis en bon françois par le Comte de Treſſan.

de Charlemagne & de Roland ont été célébrés par l'Archevêque Turpin, qui Chevalier étoit. En Eſpagne, un Chevalier avoit entrepris les faſtes des Amadis (1): en Gaule, un autre Chevalier les avoit traduits; Une Damoiſelle avoit voulu les accourcir: un autre Chevalier y avoit employé d'heureux momens. Eſt enfin venu celui-ci, qui a mené à bien l'Amadis des Gaules.]

La Fée conduiſit le Damoiſel au logis du vieux Chevalier; il retrouva dans ſes yeux tout le feu de la jeuneſſe: le vieillard écrivoit l'épreuve du palais d'Apollidon, entouré de vaſes garnis d'héliotropes, ayant devant lui ſa fille, dont le portrait ſe retrouvoit dans les Amadis, & ſes chiens

(1) Ce ſont les Comte de Caylus, de Herberay, M. le Marquis de P... Mlle. de Lubert

fidèles. Son armure étoit appendue non loin de-là, & dans ſon parterre étoient des fleurs rares.--J'aurois voulu, dit-il au Damoiſel, vous conſacrer une de mes plumes ; mais Roland & Zélie les ont priſes (1). Pas bien loin d'ici, vous rencontrerez dans un château (2) & dans la plus aimable compagnie, le Chevalier qui doit faire aimer & honorer votre mémoire. Le Damoiſel baiſa la main du vieux Chevalier, continua ſa route avec Elizène vers la capitale du Vexin.

Mais avant d'y arriver, il fut retenu dans un hameau couronné d'arbres qui formoient un berceau de verdure,

(1) Roman de M. de Treſſan, dédiés à Madame la Comteſſe de Genlis.

2 C'étoit au château de Franconville dans la vallée de Montmorenci.

prolongé ſur les toits modeſtes des payſans. On y reſpiroit un air de propreté. Repoſons-nous ici quelques momens, dit-il à Elizène.---Je le veux bien, beau Damoiſel. ---Ils mirent pied à terre, & s'égarèrent lentement ſous les berceaux. La curioſité les tint arrêtés devant une chaumière dont la croiſée étoit ouverte. Une jeune payſane blanche & fraîche comme un jaſmin, conſidéroit attentivement des oignons rangés en file ſur ſa cheminée dans des pots de verre Un payſan vif & auſſi jeune qu'elle, ſembloit attendre à la porte ſon jugement. ---Qu'eſt-ce donc que ceci, dit le Damoiſel à Elizène? Je m'intéreſſe vivement à cette payſane & à ce garçon.---Elizène ſourit, vous allez être bientôt ſatisfait.--- Ils entrèrent dans la chaumière; la jeune

perſonne ſurpriſe, rougit, abandonna l'oignon qu'elle tenoit dans ſa main, & baiſſa la vue.---Raſſurez-vous, lui dit le Damoiſel. Regardez ces oignons, lui dit Elizène; ils ſont myſtérieux. Le Damoiſel les ſouleva & lut un nom écrit ſur chacun des treize qui étoient poſés ſur la cheminée. Ce ſont les noms, lui dit Elizène, de tous les amoureux de cette jeune fille. C'eſt elle qui les a écrits, c'eſt elle qui a porté, la veille de noël, les oignons ſur l'autel pour les faire benir pendant la meſſe, elle attend avec impatience la connoiſſance de ſon ſort; l'oignon qui germera le plutôt, lui déſignera celui qui doit être ſon époux. Jugez de ſon impatience & de l'embarras où ſon cœur doit ſe trouver. Sans doute, cher enfant, dit Elizène, en s'adreſſant à

la payſane, vous ne les aimez pas tous également, --- dites bonne vérité : --- il en eſt un que vous préférez. C'eſt ce garçon qui eſt à votre porte, n'eſt-ce pas?--- Eh ! l'avez deviné, Madame. --- Quel eſt ſon nom?---Mathieu!---Le Damoiſel parcourut tous les noms, & quand il fut venu à celui de Mathieu, il vit avec une ſorte de plaiſir, que l'oignon développoit déjà ſon germe. ---Vous ſerez bientôt contente, jeune fille. --- L'eſpérons de même ; n'ai trève ni joie juſqu'à ce moment.--- Vous pouvez vous abandonner à l'eſpérance. Ainſi vous n'oſeriez l'épouſer, ſi le ſort n'étoit pas pour votre ami.--- N'oſerois : le bon Dieu qui fait tout, auroit prouvé que ne le veut.

Le Damoiſel ſortit en ſouriant & en

lui donnant quelques pièces d'or.---Vous trouverez, lui dit Elizène, d'autres preuves de cette bonne foi. Mais l'occaſion n'en eſt pas ſi éloignée que je penſois; tournez votre vue dans cet endroit écarté.---Le Damoiſel apperçut, malgré la nuit qui ſe déployoit, une payſane préſentant un miroir au diſque de la lune, & il entendit qu'elle prioit un petit enfant de lui rendre compte de ce qu'il voyoit dans la glace. L'enfant ne voyoit rien de clair & de reſſemblant. Elizène expliqua au Damoiſel toute la magie qui étoit attachée à un miroir ainſi placé au clair de la lune; par laquelle on voyoit dans un pays, ce qui ſe paſſoit dans un autre.--Toujours de l'amour! s'écria le Damoiſel. O le charmant pays des Gaules! Par-tout on

aime ! Quel peuple que celui qui veut plaire ſans ceſſe !---Vous l'avez dit, le Gaulois ne ſait qu'aimer, & veut toujours plaire. Le jour, la nuit, ſoit qu'il travaille ou qu'il médite, il aime, ou eſt ſur le point d'aimer. L'amour eſt compatible avec les plus grandes choſes. Il oſe tout, il brave tout, aime toujours. Entendez-vous ces cris de joie ? Approchons .... Nous n'aurons point de peine pour écouter. Les portes & les fenêtres ſont ouvertes.-Elizène montra au Damoiſel, dans une ſalle baſſe, une troupe de payſans & une payſane entourée de ſa famille. Un Berger d'un âge mûr tenoit une coupe dans ſa main, & rioit aux éclats. La payſane venoit de boire, & eſſuyoit ſes lévres avec ſon tablier : ſa figure étoit épanouie.---

C'eſt un berger défiant, dit Elizène. Il va épouſer cette payſane, mais il craignoit de ne point trouver une première fleur à cueillir. Il a mis en poudre une agathe dans cette coupe, & l'a préſentée à ſa future qui l'a bue. Ce moyen eſt efficace pour décider de la ſageſſe d'une vierge. Si elle avoit tremblé, ſi elle avoit éprouvé après avoir bu, la moindre émotion, ſa faute eût été avérée; mais vous les voyez rire, leur joie annonce l'heureux ſuccès de l'épreuve. Que je vous ſuis obligé! Que je trouve de naïveté & de bonne foi dans ces épreuves d'amour!

La nuit devenoit plus ſombre, la lune alloit s'éclipſer, il pria Elizène de continuer leur route. Il arriva dans la capitale du Vexin, dont le pont enferme l'Oiſe,

où il fit un ſéjour de courte durée. Bégon, Comte de Paris, ſe diſpoſoit à donner des fêtes ; le Damoiſel ne pouvoit ſe diſpenſer d'y paroître. Elizène le pria de ſoutenir un pas d'armes pour elle ; il s'en défendit avec tout le ménagement poſſible, en lui faiſant entendre qu'il avoit donné à d'autres le droit de primauté dans ſon cœur. Elizène ſe contenta d'une lance : le Damoiſel promit d'en rompre trois pour elle.

Il prit le chemin de Leucotéſie ; en approchant de cette ville, ſon étonnement s'accrut encore. Il n'avoit vu nulle part une ville ſemblable, un peuple pareil. Les Dames gauloiſes ne reſſembloient point à celles des autres royaumes ; elles différoient même de celles de Gratepance & du Vexin. Elles n'étoient pas plus belles, mais

étoient plus aimables, il falloit bien qu'elles obtinſſent ce dernier avantage. A Gratepance & dans le Vexin, les Dames étoient belles dès l'aurore, & n'avoient garde de craindre le grand éclat du ſoleil; le ſoleil eſt l'ami de la beauté qui n'a point d'art.

A Paris, les Dames paroiſſoient bien plus belles, mais l'étoient plus tard; & cet emprunt leur coûtoit bien des heures : une glace, une dariolette leſte, intelligente, un peu de poudre d'or, & la toilette des Dames troyennes & vexinoiſes étoit finie. A Leucotéſie, c'étoit alors comme aujourd'hui : il y avoit le demi-jour; c'étoit pour le doux ami : le grand jour étoit pour le reſte du monde. Les journées parurent plus courtes au Damoiſel, & quelquefois bien vuides. Il fut cependant un peu dé-

dommagé, ſi-tôt qu'il fut introduit dans les ſallons des Dames de Leucotéſie. Qu'elles étoient aimables ! que de graces ! Déjà formé à la cour de Gratepance, il entendit qu'on ſe diſoit tout bas, en le conſidérant ; il a enfin notre je ne ſais quoi, qui plaît dans tout pays. Il tiroit parti de ſon éducation ; il y avoit peu de Chevaliers gaulois qui puſſent l'emporter ſur lui. Il ne lui fut point mal aiſé de ſortir d'une épreuve à laquelle on ſoumettoit tous les Chevaliers étrangers, & ſur-tout les Bretons.

Il y avoit, non loin de cette ville, ſur l'une des éminences qui regardoit l'orient, un palais toujours environné d'un épais brouillard, d'où s'exhaloient des vapeurs ſalines qui répandoient dans l'air des miaſ-

mes de ſel qu'on reſpiroit, qui ſe mêloient à nos organes, & impregnoient de ſel tous les diſcours, toutes les penſées des Leucotéſiens. Ceux-ci ſe diſtinguoient entr'eux par le plus ou le moins de ſel dont ils chargoient leurs phraſes; de-là étoit né le proverbe : *Il met du ſel par-tout.* Il y avoit pluſieurs ſortes de ſels : l'un ſe décompoſoit dans la tête de ceux qui le reſpiroient; il avoit plus de mordant, & celui-là on l'a nommé enſuite ſel épigrammatique, qui eſt reputé le plus piquant : un autre perdoit de ſa vivacité, ſe délayoit, celui-là ſe nommoit ſel attique ou gaulois; & en dégénérant il a pris le nom d'urbanité, d'aménité : il étoit le meilleur, mais il étoit bien rare; cependant on en trouvoit aſſez dans les Gaules pour contrebalancer l'effet des ſels

trop nitreux dont j'ai parlé. On y trouvoit encore le sel comique ; celui-là étoit le plus gai, & paroissoit le plus commun : toutes les têtes gauloises en avoient avec plus ou moins d'abondance, & ce sel a formé de tous tems le sel national & caractéristique. Il y avoit encore tous ces alkalis si volatils ; ceux-là prirent le nom d'esprit, & l'esprit fut sous-divisé en bel-esprit, en saillie & en mille classes qui ne se confondoient point dans un foyer unique, qu'on nomme chez les autres nations sens commun. Ce dernier sel est bien rare dans les Gaules, & il paroît qu'on s'en passe volontiers. Le laboratoire où tous ces sels étoient travaillés, décomposés, alkalisés, étoit dans le palais magique ; l'oisivété en étoit la Fée ouvrière. la Fée Oisiveté

prit le Damoiſel par la main ; & après lui avoir donné un ſiége, elle lui montra la fabrication de ces ſels. Les ouvriers en ſous ordre étoient innombrables. Le Damoiſel en vit de toutes les conditions : tous étoient aſſis ; leurs bras étoient inhabiles, mais leurs langues ſembloient avoir réuni le jeu de tous leurs organes ; les mouvemens précipités d'une aiguille toujours active, ne donneroient qu'une idée imparfaite de l'agilité des oſcillations des langues gauloiſes : de leur bouche s'évaporoient ſans interruption tous ces ſels qui compoſoient la ſubſtance ſaline de toute la nation ; le palais ſe nommoit le palais du caquet. La tâche du génie Caquet étoit d'écrire, & de répéter tout ce qu'il entendoit. Mais malheureuſement, les dieux lui avoient

refuſé la faculté de pouvoir répéter ſans altération tout ce qu'on diſoit. Il retournoit tous les diſcours, les noirciſſoit ou les éclairciſſoit. Il avoit eu de ſanglantes querelles avec la Fée Vérité, qui, n'ayant pu le corriger, avoit juré de ne jamais ſe trouver dans ſa compagnie, & tenoit parole. Le Génie Caquet avoit, auſſi-tôt après cette déconvenue, épouſé la Fée Oiſiveté; & par cette Fée qui avoit un empire ſi abſolu ſur les Dames gauloiſes, leſquelles à leur tour règnent ſi deſpotiquement ſur les gaulois, il avoit conſervé ſon pouvoir ſur ce vaſte & charmant royaume. Par un malheur inconcevable, la Fée Réputation devint formellement amoureuſe du Génie Caquet, & lui promit de lui confier tous les jugemens que le ſort lui avoit ordonné

de

de rendre ſur les Gaulois : fidèle à ſa promeſſe, elle s'abandonne au Génie Caquet, & les Gaulois ne ſe ſont point apperçus encore que ce ſot Génie, pouſſé par l'Oiſiveté, proſtitue, défigure & gâte la réputation : de-là tant de Chevaliers mal jugés dans les Gaules, tant de belles actions diſſimulées ; tant de découragement & tant d'incertitudes ! Ce ſot Génie prend plaiſir à répandre l'inquiétude dans les Gaules : il tient dans ſes mains les hochets immortels de la nature humaine, le *Blanc & le Noir*, les lance au gré de ſon caprice, & les ſubſtitue l'un à l'autre quand il lui plaît : de-là vient que tant de gens qui décident du ſort des autres, voient blanc le ſoir, & noir le matin.

Le Damoiſel ne put s'empêcher de rire,

& ſe garantit du charme des caquets. Jedis bien, Meſdames, les caquets ont auſſi leur charme, il eſt rare de ne pas être tenté de parler avec ceux qui parlent tant. Le Damoiſel ſe tut: le Génie Caquet épuiſa toutes ſes reſſources; il s'éloigna confus, & bien fâché de ne pas trouver auprès du Damoiſel la Fée Oiſiveté; ſi cette Fée n'eût pas abandonné le Damoiſel, c'en étoit fait, le charme opéroit; car il eſt mal-aiſé à celui qui eſt careſſé par la Fée Oiſiveté, de ne pas aimer le Génie Caquet. --- Je vous plains, dit le Damoiſel en ſortant du palais national, ô Chevaliers gaulois! ô vous guerriers! car ici, plus que par-tout ailleurs, la foule des héros eſt grande; je vous plains d'être ainſi livrés au Génie Caquet, & ſuis ſur-tout fâché que votre

Fée Réputation ſoit devenue la maîtreſſe de ce génie ! faut-il que les étrangers ſachent mieux vous apprécier que vos concitoyens, que vos amis, que vos ſupérieurs.--Il n'en dit pas davantage : il ſentit qu'il eſt inutile de déclamer quand la reforme eſt impoſſible. Il ſe prêta en ſage, du mieux qu'il put, aux abus reçus, & conſentit à écouter les caquets. De retour à Leucotéſie, il en entendit d'intariſſables : mais il trouva tant d'eſprit, tant de graces, qu'il fut forcé de convenir que dans les Gaules ſi le caquet eſt un défaut très-familier, c'eſt du moins un bien joli défaut. Souvent il fut ſur le point de déſirer que la Grande-Bretagne s'y livrât avec plus de reſerve ; elle pouvoit y gagner de l'agrément, de l'urbanité & plus de vivacité.

Le Damoiſel avoit encore une inſpection à faire dans Leucotéſie, pour connoître parfaitement le génie leucotéſien. Il accourut, invité par toutes les Dames, dans le temple du Jour. Ce temple portoit ſur une large pierre de marbre noir, cette bien courte inſcription : *A la Mode.* Il demanda l'explication de ce mot, qui, de tout tems, n'a pas eu une grande ſignification dans la Grande-Bretagne, & alors bien moins qu'aujourd'hui.--Entrez, lui dit une Dame, & verrez ce que ſignifie ce mot qui vous inquiète.---Une femme étoit la divinité du lieu. Le Damoiſel la prit pour une Fée folle : elle n'étoit point laide; rien d'auſſi joli que ſes doigts, rien d'auſſi léger que ſes doigts, rien de plus vif que ſes doigts. D'un clin-d'œil le Damoiſel la vit prendre

l'aiguille, broder, peindre, deſſiner, découper, ajuſter, déchirer, quitter, reprendre ſon ouvrage, le décompoſer, le retourner, varier à l'infini. Ce qui étonna davantage le Damoiſel, c'étoit la foule qui rempliſſoit le temple ; la ſoumiſſion que les Leucotéſiens avoient pour les oracles de la Fée folle. Il les voyoit ſe dépouiller, s'habiller, ſe parer, ſe déparer, retourner leurs parures, paſſer de l'hermine aux zibelines, du jonquille au violet ; ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que dans tous ces changemens, chacun croyoit avoir trouvé le mieux ou le bien. Le Damoiſel rioit à gorge déployée : c'étoit la première fois qu'il avoit ri ; car un Breton, comme on ſait, ne rit guère.---Dame, dit-il à la Fée Mode, croyez-vous que votre puiſſance

puiſſe durer encore quelque tems.---Toujours, beau Sire, reprit la Fée.--Toujours ! Je ne le puis croire.---Tout comme il vous plaira ; mais je vous le prédis, je ferai toujours la Fée des Leucotéſiens.---Tant pis, di-il ;---Tant mieux, dit-elle : un jour viendra, je vous le prédis encore, que vos Bretons m'invoqueront. Je ne voudrai point me naturaliſer dans leur froid pays : ils viendront prendre & payer cher ces rognures, ces découpures, ces deſſins que vous voyez ſous mes tables ; je rendrai un jour, puiſqu'il faut vous tout conter, je rendrai toute l'Europe tributaire par la mode des aimables Leucotéſiens ; mes gazes, mes rubans & mes pompons iront plus loin que vos draps, votre plomb & votre étain. Ah ! regardez ces minois ; ce ſont

mes ouvrières ---Dame ! qu'elles ſont jolies ! ---Et puis allez croire, beau Sire, que des minois auſſi gentils ne puiſſent pas tout accréditer ?--J'en conviens.--En effet, c'étoient les plus belles femmes qui s'empreſſoient auprès de la Mode, & qui prêtoient des graces à tout ce qu'elle faiſoit. Le Damoiſel fit une ſeconde queſtion.---Pourquoi, Dame, changez-vous ſi ſouvent ?--- Je ſuis aſſervie au caprice qui me mène, & le mouvement eſt attaché à ma puiſſance. Je ne ſerois rien, ſi je ne changeois ; & je ne ſuis la Fée Mode, que par mes variations infinies.---Juſques là le Damoiſel ne trouvoit rien que de ſingulier, & continuoit à rire. Mais avancé dans les cellules qui entouroient le parvis du temple, il vit avec indignation la Mode donner des

loix à l'Alchymiſte, au Médecin, au Juge; il vit prôner les nouveautés, déprimer les vieux moyens, déranger l'opinion, renverſer les têtes, & fouler dans les tenailles des innovations un peuple entier.--Dame, dit-il, les choſes qu'on aura penſées, qu'on aura reputées bonnes, ou qui auront produit mille biens, tout cela à ſon tour, ſera rejeté au gré de la Mode? je ne le puis croire.--Ainſi en va, dit la Fée, ainſi en ira. Je ferai raſer, allonger la barbe, accourcir ou élargir les chauſſes, vendre du noir pour du blanc, & livrer à la diſpute les Leucotéſiens, tout comme il me plaira. Mais n'en appréhendez rien, ils ſont doués d'une facilité ſi grande, qu'ils paſſeront ſans peine du blanc au noir, & qu'ils n'en feront ni moins gais ni moins

heureux. A la lenteur près, beau Sire, les Bretons reſſembleront aux Leucotéſiens de ce côté-là, changeront comme eux, & pas ſi bien ne réuſſiront qu'eux.--- Je ne dois plus m'étonner. Adieu, Fée charmante.--Il ſortit du temple. Le bon Chapelle l'attendoit avec ſon deſtrier, ſur lequel il prit le chemin du Sénonois.

Il eut bientôt apperçu les murs du châtel de Montargis; il laiſſa échapper un long ſoupir, en regardant les tourelles.--Là eſt ma Damoiſelle! Malheureux, je vais la perdre; je la rencontrerai, hélas! Je ne puis plus lui rien dire. Plus rien! Ah il faudroit que je fuſſe ſans chaleur & ſans vie. O la bien aimée de moi! ô ma douce amie! ô mon père.!--Il avançoit, mais bien lentement. Il prit le gîte le moins connu, de-

manda un lit, & ſe jetta ſur ce lit de douleur, tout couvert de ſon armure. Il ne dormit point. --- Etes bien défait, lui dit Chapelle le lendemain matin ; avez donc oublié qu'êtes à la cour de la belle Judith, de la reine aimable des Leucotéſiens. Le Prince Philippe, le Prince Louis viennent d'y arriver. Souvienne-vous que devez ſoutenir le grand nom d'Alfred, qu'êtes ici le repréſentant des Chevaliers de la Grande-Bretagne. --- Je le ſais, je veux remplir tous mes devoirs, & mourir aprés. Allez annoncer ma venue à la Reine ; je me tiendrai prêt à paroître devant elle.

Pendant que le bon Chapelle alloit remplir ſon meſſage, le Damoiſel s'étoit revêtu de ſon beau manteau de velours bleu, doublé d'hermine, avoit chauſſé des bro-

dequins, & mis ſes éperons dorés, couvert ſon feutre des plus belles plumes, & garni ſa caſaque de diamans dont la Princeſſe Graſilinde lui avoit fait préſent. Depuis qu'il avoit retrouvé ſon père, il avoit changé ſa deviſe; c'étoit le nom d'Alfred ſans autre explication. Malgré ſon abbattement, il avoit un maintien noble & une mine fleurie; le feu du courage qui brilloit dans ſon cœur, donnoit à ſon attitude un caractère que n'ont pas tous ceux qui ne ſont point des héros.

La Reine Judith reçut le meſſage du Damoiſel avec bonté, & le fit mander au même inſtant. Le Damoiſel la trouva environnée des Dames de ſa cour. Cour galante! cour charmante! Le Damoiſel n'entendoit que des acclamations: la Reine

venoit de donner un héritier au trône de Charlemagne, & en étoit devenue plus chère aux Leucotéſiens. Qu'elle méritoit bien cet intérêt touchant! Qu'elle avoit de graces & d'amabilité! Le Damoiſel arriva dans le moment qu'un Barde leucotéſien chantoit à la Reine les couplets ſuivans, & qui étoient applaudis avec vivacité.

Couplets a la belle Judith (1).

Ah! qu'elle eſt belle!
Se montre-t-elle?
Tous les ſujets
Sont ſatisfaits:
On ſuit ſes traces.
Toutes les grâces

---

[1] On doit nous ſavoir gré d'avoir mis ces Couplets ſur cet air connu, *Ah! dans ces fêtes.*

Ont pris plaiſir
Plaiſir
A l'embellir.

On s'écrie : ah ! voilà la Reine ;
Qui ſeroit, ſans la Royauté,
Par ſa beauté,
Bien ſouveraine.
Ah ! voilà, la voilà la Reine,
Bien ſouveraine,
Par ſa beauté.

Son cœur eſt noble & tendre ;
J'ai vu de ſes beaux yeux
Des larmes ſe répandre ;
On lui faiſoit entendre
Les cris des malheureux ;
C'eſt un préſent (*bis*), de la bonté des Dieux.

Le Damoiſel applaudit comme les autres en mettant un genou en terre.---Aimable Souveraine, dit-il, ou Breton ou Leucotéſien, je ſens bien que tout l'univers doit être à vos pieds : comptez-moi au nombre de vos ſujets.---L'aimable & enjoué Prince Philippe ſauta au cou du Damoiſel avec cette vivacité qui n'appartient qu'à lui ;-- Et vous, beau Damoiſel, comptez-moi au nombre de vos amis.--Le Prince Louis, plus tranquille, ne fut pas moins affectueux. Une Ducheſſe, jolie comme une grâce, qui ſe nommoit Jules, tenoit dans ſes mains l'enfant royal. Cette Ducheſſe, accorte, bonne, ſpirituelle, étoit aimée de la Reine. La belle Judith connoiſſoit auſſi le prix de l'amitié, ſi peu connue des Rois !--Le choix, dit le Damoiſel en conſidérant la

Ducheſſe avec des yeux de plaiſir, eſt bien fait; il appartenoit à une grace de tenir l'amour. O! vous gentille Ducheſſe, qui ſerez aimée de tous les Chevaliers, il étoit juſte que vons tinſſiez dans vos jolis bras & ſur votre beau giron, l'enfant chéri de tous les Gaulois.—La Ducheſſe baiſſa à demi ſes jolis yeux, & remercia des yeux ſeulement le Damoiſel, qui trouva ce compliment très-joli. Dans le même tems une aimable berceuſe ſouleva l'enfant royal, & le plaçant ſous un dais, lui chanta cette romance qui pouvoit être une leçon.

La Berceuse au Dauphin.

ROMANCE.

Sous un dais de feſtons orné,
La douce main d'une berceuſe
D'un royal enfant né
Balançoit la couche moëlleuſe.
Elle chantoit : ſujets & Rois
Fûtes bercés dès la naiſſance.
Et vous tous qu'ici j'apperçois,
L'êtes encor par l'eſpérance. *bis*

Comme chacun, à votre tour,
Cher Enfançon, prendrez croiſſance ;
Plairez aux Dames de la cour,
Vous le prédis en aſſurance.
Dans un jeune cœur chaque jour,
Toutes voudront laiſſer des traces.
Lors direz, qu'il eſt doux amour,
De ſe voir bercé par les grâces. *bis*

De bonne heure, jusques au cœur ;
Prince chéri, pouvez m'en croire :
Un cri françois, un cri d'honneur,
Portera le feu de la gloire.
Allez, présentez aux combats
Votre adolescence aguerrie,
Ah ! du moins ne vous bercez pas
Des songes de la flatterie. *bis*

Rêves doux, souvenir ami
Viendront bercer votre jeunesse.
Ne soyez jamais endormi
Dans les langueurs de la mollesse ;
Gardez-vous, aimable Enfançon,
De gâter votre enfance heureuse ;
Ne souffrez que l'ambition
Devienne un jour votre berceuse ! *bis*

Si faites bien, un peuple heureux
Dans vous croira voir votre père,
Et dans vos traits ſi gracieux,
Les traits charmans de votre mère.
Si reſſembliez à tous les deux,
(Car ſais comment on aime en France),
Seriez, quand clorrez vos beaux yeux,
Bercé par la reconnoiſſance. *bis*

Le Damoiſel avoit tout ce qui 'pouvoit réuſſir à la cour. L'aſyle des jeux & de la gloire eſt la patrie de tous les Chevaliers. A ce titre, eſt-il une meilleure patrie que Leucotéſie? Je n'en connois point. Hélas! le Damoiſel n'y venoit qne pour y verſer des pleurs. La Reine Judith l'avoit admis dans ſes petites fêtes, d'où la gêne de

l'étiquette étoit bannie, où l'agrément préſidoit : eh bien ! il ſoupiroit. La Reine ſavoit le motif du voyage du Damoiſel. Griel, ce fidèle écuyer, étoit arrivé, & l'en avoit inſtruite. L'infatigable Griel vouloit venger ſon maître, & mourir ; il étoit venu reconforter le Damoiſel.

La Reine crut qu'en mettant le Damoiſel en préſence de la belle Geneviève de Cornouailles, ſon courroux s'adouciroit, & qu'il n'auroit jamais le courage de s'armer contre Palmerin. Elle les invita tous deux à un bal qu'elle donna dans ſes petits appartemens. Le haſard & l'amour pouvoient amener de grandes choſes. Le Damoiſel n'oſa refuſer à la Reine ; & puis, le bal étoit encore une de ces jolies inventions dont Leucotéſie fourmille. Ge-

nevière fut plus difficile à perſuader : enfin la Reine voulut, il fallut bien ſe rendre. Vous dire quelle étoit ſa couleur ; c'étoit le noir ; celle du chevalier étoit noire auſſi. Or ſus, violons & cymbales, grelots & tambourins, faites retentir les voûtes feſtonées de rubans, & où vingt cryſtaux ſuſpendus multiplient la clarté des flambeaux. Momus, Dieu des Gaulois, Dieu de la gaieté, conduiſez les Leucotéſiens ; ſerpentez, agitez, repliez, allongez ces quadrilles joyeux : ils ne penſent plus, ils ne voient plus, ils ne ſongent plus : s'il leur reſte une faculté, c'eſt le trop ſentir ; s'ils ont quelques deſirs, c'eſt de s'amuſer. O Momus, protège-les ; ils ſont ſi courts ces gais momens ! ils ſont ſi courts les momens de la folie ! Déjà les tourbillons s'étoient

formés : un mouvement attractif attiroit l'un vers l'autre ; déja on se grouppoit. Plus de *Solo* ; le Dieu Caquet agitoit toutes les langues ; & tous se disoient, en faussets argentins, les choses les plus folles ou les plus tendres. Ici, l'amour mettoit quelques épines aux roses qu'il présentoit. Là, il faisoit des méprises charmantes ; là, mais un peu loin, ce Dieu..... Ah !.... Il parloit avec cette liberté dont il est si affamé, & qu'il n'a pas toujours. L'amour ... Ah ! Mesdames ; il aime bien à se trouver dans le palais de la folie....

Le Damoisel y fut tourmenté par toutes les Dames. — Bon Dieu ! s'écrioit-il, où trouvez-vous donc, belles Dames, tant d'esprit, tant de gaieté, tant de coquetterie ? Vrai Dieu ! que de choses vous savez !

Comme vous ſavez badiner ! Vive Leucotéſie ! vivent les Dames gauloiſes ! Je ne comprends rien à vos gaies agaceries, mais que vous m'amuſéz ! Ah ! parlez : je ſuis tout oreille ; que voulez-vous de moi ? Eſt-ce ſervage ? ôtez ce bandeau qui vous couvre, & me voilà aux pieds de vous toutes. Que vous êtes charmantes ſous ce maſque ! Hélas ! ſi j'étois content, vous verriez, belles Dames, que je ſais rire auſſi. Hélas ! je ne rirai plus. --- Ce lugubre ſoupir fit envoler la troupe des Dames.

Une ſeule ſe tint auprès de lui, & ne parla point ; c'étoit Geneviève, qui avoit reconnu le Damoiſel. Le Damoiſel ne l'avoit point reconnue ; mais à ſon approche, tout ſon être avoit frémi ; ſon ſang avoit bouillonné ; il reſſentoit des impatiences

d'effroi ; il ne parloit pas : mais ſa tête, tournée vers Geneviève, ne la quittoit point, & n'avoit qu'un mouvement perpendiculaire, dont les deux extrémités étoient les pieds & puis la tête de Geneviève. Le balancement lent d'un pendule n'eſt pas plus régulier. Il ne l'avoit pas reconnue encore, mais il ne l'auroit point quittée pour tout un empire. Là étoit ſa place ; plus rien hors de-là. Dieux ! combien tout étoit noir & confus dans ſon ſein ! Ah ! malheureux Damoiſel, eſt-ce là vivre ! non, c'eſt aimer. Un haſard, une preſſe... Enfin il fut pouſſé ſur Geneviève : elle ne s'éloigna point, comme auroit fait une autre ; ſes formes parurent obéir avec complaiſance ſous la main du Damoiſel. Cette main ne s'y méprit point ; cette main careſſante

ſentit tout ce qu'elle avoit autrefois ſenti en ſe repoſant ſur ſa bien aimée.---C'eſt vous, dit-il ? oui, dit-elle.---Belle Damoiſelle !---Beau & cher Damoiſel ! Ce deuil que je porte, vous le pouvez deviner ; Hélas ! c'étoit le vôtre : je vous ai perdu.--- Vous voyez ma couleur, dit-il, je vous ai perdue. --- Hélas ! s'écrièrent-ils tous deux enſemble, hélas ! il faut mourir !--- Leurs bras retombèrent languiſſans le long de leurs corps : le mur les ſoutenoit l'un & l'autre. Si on vouloit peindre l'abattement, cette douleur muette qui amollit, détend tous nos reſſorts, il faudroit peindre le Damoiſel & la Damoiſelle. Ils ne ſavoient que dire : hélas ! hélas ! il faut mourir.--Vous venez donc, dit Geneviève, du fond de la Bretagne, attaquer, combattre

battre mon honoré ſeigneur & père ?--- Hélas ! diſoit le Damoiſel, j'aime mieux mourir. --Vous aurez donc ce courage, cruel ? Un vieillard va être forcé de ſe défendre contre vous, jeune & vigoureux Damoiſel ?--Ah ! non, non.---

Un Maſque, qui les avoit entendus, & qui ne les avoit jamais quittés, à ce *non* du Damoiſel, lui frappa rudement ſur l'épaule.---Indigne Chevalier, l'amour te fait donc oublier ton père ?--Moi ! Qui oſe me tenir cet abominable langage ?-- Un bon ami d'Alfred. --- Qui ? --- Moi.-- Qui ?---Rougis, Damoiſel, rougis. Il eſt donc vrai que tu as beſoin d'un maître ; & dans quel chemin ?--Mille morts ! s'écria le Damoiſel ; je te connoîtrai, je te punirai, je te confondrai.--Tu me connoîtras

tu rougiras & tu te tairas. — Il tira ſon maſque. — Tiens, regarde, c'eſt Griel; rougiſſez. — O terre! s'écria le Damoiſel; ô mort! Que voulez-vous de moi? — Plus rien. — Vous la voyez, arrachez ces entrailles; donnez-moi une ame de fer: ah! quelle ame ſeroit impénétrable à ſes larmes! Que voulez-vous donc de moi? — Plus rien. — Barbare! — Suſpendez vos cris; demain le jour va ſe lever: c'eſt le jour de la vengeance. O Alfred! ô mon maître! C'eſt donc moi qui aurai l'honneur de vous venger. — Non, non tu ne l'auras pas: non. — A ce cri négatif, Geneviève jeta un cri qui parut le dernier de ſes ſoupirs. — Vous la voyez, cruel! vous la voyez. — Il tomba auprès d'elle ſans connoiſſance.

Ainſi finit le bal: il ne pouvoit être

terminé par une cataſtrophe plus lugubre. Il falloit voir Griel auprès du lit du Damoiſel, pleurant à chaudes larmes. C'étoit ſon élève; il l'aimoit comme on aime ſon fils. Griel, en voulant roidir ſon ame, lui pardonnoit ſa foibleſſe. Il le reconfortoit ſans lui parler du lendemain, ſans lui parler de la belle Geneviève. Geneviève étoit dans les bras d'Onolorie: Onolorie s'accuſoit d'être la cauſe de tous ces malheurs.

Cependant Griel avoit demandé une audience à Louis. Le brave écuyer du grand Alfred, l'inſtituteur du Damoiſel, avoit des droits à la conſidération publique; Louis lui avoit octroyé ſa demande. Il s'étoit préſenté, non point revêtu de la blanche hermine des Chevaliers, non point avec des éperons dorés; la vertu n'a ni hermine

ni éperons, ni distinctions, elle est toute nue, toute par elle, sans parure, sans orgueil. Un manteau gris, des brodequins jaunes, une casaque brune, un casque de fer bruni ; par-tout du fer : tel étoit l'accoûtrement du brave écuyer. Son bouclier boſſelé, ses courroies rapiécetées, ses mailles rompues, ses gantelets percés à jour, annonçoient le courage & montroient l'honorable caractère de la valeur ; ces débris furent toujours respectés à la cour de Louis. Louis accueillit Griel.--Que voulez-vous de moi, écuyer généreux ?---Viens, Sire, vous demander le combat à outrance contre Palmerin.---J'accorde ce combat terrible, puisque vous le voulez.---Vous êtes juste, Sire, je n'ai de titre que dans votre justice. ---Je sais tout ; renommée m'a tout appris :

Palmerin reſpectable dans les Gaules, fut coupable dans la Grande-Bretagne ; équité veut le combat, vous le demandez, je vous l'octroie.—A demain donc, Sire.—A demain généreux écuyer.

Palmerin fut prévenu de ce combat par le Roi il étoit dévoré d'une maladie de langueur. Son antique valeur n'étoit plus. Tant d'ennuis avoient frappé ſur ſa tête ! Il n'étoit plus que le ſarcophage de lui-même. Il avoit accepté le combat ; c'étoit un adouciſſement encore pour Geneviève, de ſavoir que ce n'étoit point le Damoiſel qui avoit ſollicité cet honneur cruel. Ce n'étoit qu'un demi-mal pour elle. Qu'eſt-ce donc que l'amour ? Quoi ! les jours d'un pére ! la mort ! le ſang ! tout cela n'eſt preſque rien ! .... Quoi ! dans le fond de

ſon cœur, la fille vertueuſe retrouve un vœu pour ſon ami, en même-tems que ſon œil verſe une larme pour ſon père!...Quoi! des craintes pour l'un & pour l'autre. De l'amour!....Point de haine!....Quel être puiſſant, quel Dieu eſt-il donc un amant? C'eſt tout, me répond un femme égarée. Qu'eſt-ce donc qu'un père? C'eſt tout, me répond-elle encore.... O! qui décidera la queſtion.

On a vu ce qu'avoit oſé Griel. Ne me demandez point ce que faiſoit le Damoiſel; il pleuroit ſur ſon lit. Il pleuroit.... Oui, les héros ſavent verſer des larmes.

Le jour fatal avoit lui! non, il ne luiſoit point. Il ſemble quelquefois que le ciel veut être de moitié dans nos vengeances, quelquefois il ſemble prendre la couleur de

nos ames. Il étoit noir. Le ſoleil ne s'étoit point promené ſur l'horiſon. En vain l'aurore avoit annoncé ſon approche ; en vain avoit-elle éclairé de ſa lueur paſſagère la voûte des cieux ; en vain leur avoit-elle demandé le père du jour : des nuages rebelles & rembrunis s'étoient emparés de la celeſte voûte, & dans le char des heures avoient roulé ſans bruit leurs ombres épaiſſies. Un orage ſe préparoit & s'avançoit derrière ces ténèbres. Le fluide igné, comprimé dans un globe trop étroit, ſe mutinoit dans ſa priſon. Une flèche de feu devoit partir ; un Dieu devoit la lancer : ſans doute c'étoit le Dieu qui protège la juſtice & la valeur.

En vain les hérault-d'armes avoient proclamé le combat ; en vain les premiers

officiers de la couronne étoient au nombre des juges du camp. Perſonne n'oſa s'aſſeoir ſur ces draperies noires qui décoroient l'amphitéâtre ; perſonne ne voulut recevoir la clarté des flambeaux à travers les crêpes qui les entouroient. La lice étoit un déſert ou plutôt un cimetière ; aux deux bouts une croix, & au pied une foſſe, les torches funéraires, & le cercueil. Quelle Dame de la cour de l'aimable Reine auroit pu ſoutenir ce trop lamentable attirail ? Louis, juge, père, protecteur de ſes ſujets, avoit refuſé d'aſſiſter à ce ſpectacle horrible. Il eſt des châtimens que la loi commande, & qu'on frémit d'ordonner : on dévoue la victime, & on craint d'être témoin de ſon ſupplice. Tel étoit Louis, telle étoit la Reine, dont l'ame ſenſible ne vouloit point connoître

ce terrible degré de la toute-puiſſance.

Ah! ſi Virgile a ſu répandre dans ſon poëme immortel, un charme religieux, en préſentant aux nations Enée, ami des Dieux, Enée, fils reſpectueux; ſi on ne peut s'empêcher de treſſaillir toutes les fois que le héros troyen dit avec modeſtie: *Sum pius Æneas.* Croit-on que Griel ſoit, & puiſſe être bien moins intéreſſant. *Je ſuis le valet de mon maître, & je viens le venger*, diſoit-il. On frémiſſoit, mais on l'admiroit.

Ces crêpes, ces apprêts, ne l'épouvantoient point. Son pied ne craignoit point de fouler ce drap mortuaire que la vengeance alloit bientôt enſanglanter. Lui-même il avoit couvert ſon deſtrier du lugubre caparaçon; lui-même, dans un âtre rougi,

avoit bruni le fer, la lance, l'épée & le cimier dont il alloit se couvrir. Les plumes du geai ombrageoient sa tête, autrefois surmontées des plumes de l'autruche : il attendoit à un des bouts de la lice son adversaire. Il avoit pour parrain le Grand Référendaire ; un Evêque avoit reçu l'examen de sa vie passée, & la main du prélat avoit beni son front & ses armes. Il avoit reçu le baiser de paix : il étoit préparé au combat & à la mort. Les Héraults-d'armes avoient fait les proclamations usitées.

Le ciel se noirciſſoit de moment en moment : des nuages larges & noirs se balançoient dans les airs tranquilles, descendoient en embrassant l'espace, s'arrondiſſoient & pesoient sur la lice. Palmerin

s'avançoit à l'autre extrémité du camp. Onolorie & la belle Geneviève le ſuivoient, vêtues de noir, & faiſoient entendre des ſanglots & des cris. Palmerin avoit pour parrain le frère du Comte Bégon. il jeta les yeux ſur la foſſe qu'il vit ouverte.—Je ſens bien, dit-il au Comte, que voici le terme : mon âge, ma foibleſſe.... Sus... Du courage ! Il piqua ſon deſtrier. Au même inſtant, des déchiremens ſe firent entendre dans les airs : un ſifflement prolongé annonçoit la foudre ; les éclairs étinceloient, & par la rapidité de leurs oſcillations, rejetoient dans la nuit les yeux qu'ils avoient éclairés. La foudre diſperſée en carreaux, éclatoit dans le même moment de tous côtés. Les deſtriers reculoient : vainement Griel animoit le ſien de l'éperon & de la voix.

Le Damoiſel arrivoit : les cris des Hérault-d'armes l'avoient tiré de ſon abattement. Il avoit rougi de ſe laiſſer ravir une vengeance qu'il devoit à ſon père. Le reſpect filial avoit, après le plus cruel combat, étouffé le cri de l'amour.---Arrêtez, crioit il à Griel, arrêtez; à moi ſeul appartient l'honneur horrible de venger mon père : arrêtez .... Il alloit franchir les barrières; Geneviève s'élance ſur ſon paſſage, ſaiſit le mors de ſon deſtrier :---Ah ! beau Damoiſel; c'eſt moi, dit-elle : Oſerez-vous paſſer ? Eh bien ! paſſez ſur mon corps.--- O Dieu ! Grand Dieu ! s'ecrioit le Damoiſel, où ſuis-je ? Que devenir ? Damoiſelle, dit-il, en lui jetant ſon épée, prenez, frappez, je veux mourir : hélas ! je le dois; malheureux ! malheureux !---

Les deux combattans se joignoient.... La foudre des cieux étoit partie : l'éclair avoit brillé sur les lances, & avoit serpenté en rayon de feu le long de l'épée de Palmerin. Il n'étoit plus. Le bruit qu'il fit en tombant, avertit de sa mort. La foudre avoit frappé & consumé son cœur.— Le Dieu des combats, le Dieu des justes a vengé Alfred, s'écria Griel.—

A ces mots, Onolorie & Geneviève, saisies d'un froid mortel, tombèrent dans les bras de leurs suivantes. Tandis qu'on les emportoit, Le Damoisel, dévoré, accablé par toutes les angoisses, suivoit Geneviève qui ne l'entendoit plus.—Ce n'est pas moi, lui disoit-il : je n'ai point trempé mes mains dans le sang de votre très-honoré père; ce n'est pas moi. Ah!

je ſuis moins malheureux que je n'aurois cru.

La Reine prodigua les plus tendres ſoins à Onolorie & à Geneviève ; mais que reſtoit-il à Onolorie ? Rien. L'eſpérance & le bonheur s'étoient éloignés d'elle. Les maux avoient deſſéché les ſources de la vie. Elle ceſſa de vivre.-Je mourrai moins cruellement, dit-elle à ſa fille, en expirant, ſi je pouvois eſpérer, ô Geneviève, qu'un jour tu ſeras plus contente, que ne le fut ta triſte mère.-- Geneviève eut une mort de plus à pleurer.

Le Damoiſel pleuroit à ſon tour. Le grand Alfred n'étoit plus ; il avoit ſuivi dans le tombeau le roi Ecbert qui venoit de mourir. Un écuyer lui apportoit le teſtament de ce héros. Il en baiſa le ſeing religieuſement ; ſes larmes véritables honorèrent ſon cœur & ſon père. Enfin, il put lire cet acte ſacré.

Je n'ai point d'avis, lui disoit Alfred, à vous donner pour la vaillance; pour acquérir renommée, vous avez tout; il ne vous manque que le bonheur; je vous le souhaite; & crois vous le procurer, en vous ordonnant de prendre pour épouse la Damoiselle Geneviève. Je vous le commande, cher fils: je n'ai point de haine contre son sang; j'ai prié le Roi Louis & la bonne Reine Judith, de vous contraindre à m'obéir après ma mort: je leur ai transmis l'autorité que j'ai sur vous. Obéissez: je suis fâché de n'avoir point embrassé le bon Griel.

Le premier soin du Damoisel fut d'envoyer ce testament à Geneviève, de prendre congé du Roi, & de retourner en Bretagne pour honorer par sa présence les funerailles

de son père ; elles furent pompeuses & dignes du Héros & du Damoisel. Geneviève ne fut pas aussi heureuse. Le testament de Palmerin lui défendoit de s'unir jamais au sang d'Alfred ; cette défense s'étendoit jusqu'à la cinquième génération : jusques-là les deux familles devoient s'abreuver de sang, & se repaître de haine. Il conjuroit Louis & la Reine de garantir ces clauses cruelles. Louis & la Reine dont l'ame étoit aimante, trouvèrent cette condition inique. Un Roi commander les inimitiés, les dissentions intestines ! Il fut indigné de la confiance que Palmerin avoit eue en lui : il rejeta ce dépôt souillé, & rendit un édit solemnel qui annulla ces horribles substitutions. Geneviève ne fut point la dernière à souscrire cet édit de paix.

Le Damoiſel revenoit, rien ne l'arrêtoit plus en Bretagne. La Princeſſe Graſilinde avoit quitté cette cour depuis la mort du Roi Ecbert. L'exercice de la faveur fait des ennemis; la Princeſſe, malgré ſa bonté en avoit trouvé de nombreux: à la cour il y a tant d'ingrats! Elle s'étoit éloignée de ce ſéjour, & avoit mis entr'elle & ſes ennemis des diſtances que la haine avoit rapprochées. Le Damoiſel accourut vers ſa demeure; il étoit deſtiné à rencontrer par-tout les mânes de ceux qu'il avoit chéris. Graſilinde expiroit, victime de la ſcélérateſſe des méchans; il reçut ſon dernier ſoupir & le don de ſa principauté. Je dirai tout, il la regretta plus qu'il n'avoit regretté Alfred: il ne l'oublia jamais. Il avoit auſſi-tôt fait modeler en cire ſon viſage, qu'il conſerva

& honora toute ſa vie. Il ordonna & ſuivit triſtement la pompe de ſes funerailles, en verſant des larmes abondantes. Sa main planta ſur la terre neuve & vierge qui reçut le corps de ſon amie, le noir cyprès; & après avoir ſouhaité que la terre qui couvroit la Princeſſe, fût toujours légère & ſacrée, il dévoua aux ſupplices celui qui oſeroit couper l'arbre de mort, qui, une fois coupé, ne reverdit plus. Quand cette cérémonie fut finie, & que des fleurs cachèrent l'eſpace précieux dans lequel dormoit juſqu'au reveil éternel, tout ce que la beauté eut de plus accompli, le Damoiſel ſoulevant dans ſes mains l'urne qui renfermoit le cœur de celle qu'il pleuroit, il ſoupira, & dit, Voilà donc tout ce qui me reſte, je le tiens....Mais il n'a plus

ſa chaleur, ce tendre ſentiment qui en faiſoit le charme & ajoutoit tant de prix à la beauté de ſon corps. Un inſtant! O Dieu! Tout fuit, tout diſparoît, tout eſt fini. Voilà ce qui reſte. Heureuſe celle qui trouve du moins un ami à qui elle peut dépoſer ſon cœur! Heureux celui que le ſort ne prive point de la conſolation de recevoir ce triſte dépôt! Un bon cœur, s'écrioit le Damoiſel, un bon cœur eſt ſi rare; non, la terre ne doit point l'enſévelir. Tous les ans, je vous le promets, O mânes chéries, je viendrai arroſer cette ſépulture de mes pleurs; mes mains arracheront ces racines impures qui la couvriroient; je réparerai les outrages des années en rajeuniſſant cette ſuperficie. Je veux que la terre légère ne porte que des fleurs qui

ſe renouvellent dans chaque ſaiſon comme mes ſouvenirs.---

Il s'éloigna lentement, après avoir confié la garde de ce mauſolée champêtre que la Princeſſe avoit ordonné, à un valet fidèle, dont la tâche fut d'y ſurveiller nuit & jour, & d'en défendre l'approche aux hommes & aux animaux. Une pierre poſée debout au pied d'un grenadier annonça aux paſſans, que là dormoit pour toujours la Princeſſe Grafilinde, & qu'elle y avoit été dépoſée par ſon ami.

Grafilinde l'avoit chargé d'un devoir plus religieux encore, de rendre ſa mémoire plus reſpectable, de fouiller dans ſes armoires, de lire tous ſes ſecrets, & de retrancher aux étrangers la connoiſſance de ceux que l'amitié ſeule a le droit de

pénétrer, parce qu'elle ſait les enſévelir dans ſon ſein. Le Damoiſel connut toute entière l'ame de ſon amie. Il vit qu'elle avoit marqué tous les âges de ſa vie, quelquefois par ces foibleſſes aimables qu'on excuſe à la beauté, mais jamais par des vices. Nulle tache n'avoit noirci la trame de ſes beaux jours. Elle avoit aimé, avoit été aimée; elle avoit toujours fait du bien, & ſouvent elle avoit fait des ingrats, ſans ſe laſſer d'être bienfaiſante & bonne. Le Damoiſel n'eut pas beaucoup de lettres à brûler : celles qu'il jeta au feu ne contenoient que la correſpondance du Roi. Qu'elles euſſent été curieuſes ces lettres ! que de choſes elles expliquoient ! A quel mince fil, s'écria le Damoiſel, tiennent-elles les déſtinées de l'Etat ! Quelle main fait mou-

voir les grandes roues d'une monarchie ! C'eſt le plus ſouvent la foible main d'une femme, qui ébranle tous les pivots en badinant, ou dans ſa colère. Il déchira & brûla ces papiers qui auroient accuſé trop hautement le règne d'un Roi qui n'étoit plus. Aſſez d'autres, diſoit le Damoiſel, aſſez de méchans médiront du Roi, le calomnieront, outrageront ſa mémoire ; car telle eſt la deſtinée des Monarques ; aimés, s'ils ſont bons, craints, s'ils ſont méchans, & déchirés après leur mort. --Il ne reſta plus rien de Graſilinde, que ces monumens qui perpétuent les regrets, le reſpect & de tendres ſouvenirs. Sa vie avoit été lavée par les mains choiſies qui lui ſurvivoient.

Pendant que le Damoiſel s'acquittoit de

ces devoirs, il venoit tous les ſoirs autour de la ſépulture, reſpirer l'air qui s'exhaloit du ſein de cette terre précieuſe. Il venoit diſputer aux élémens cette dernière dépouille, & recevoir ainſi ſon amie toute entière. Le clair de lune obombroit le noir ciprès, & en éclairciſſoit la couleur ténébreuſe. On le voyoit la bouche collée en terre; le viſage blanchi par un rayon de l'aſtre des nuits, ne ſe relever qu'attrempé d'une roſée abondante. Il n'y jetoit point de grands ſoupirs, il ne déchiroit point ſes cheveux. L'amitié eſt bien plus douce dans ſa douleur, que l'amour. Elle boit ſans bruit la ciguë juſques au fond de la coupe, ſe nourrit d'amertume & de regret; & gémit ſans délirer, mais elle gémit toujours. Le jour ſe lève & voit

ſa triſteſſe, la nuit vient & la trouve encore affligée. l'amour ſe déſeſpère, accuſe les Dieux, ſe répand en murmures; mais le tems, ce tems qui a ſi peu d'empire ſur les ſouvenirs de l'amitié, rend l'amour ingrat comme les hommes, & le conſole à ſon tour. Rien ne conſole l'amitié.

Il fallut quitter ce triſte ſejour. Le Damoiſel prit la route de Leucotéſie, où il eut une ſeconde perte à regretter. Griel lui demanda la permiſſion de ſe retirer dans le château d'Alfred, dans ce château dont le pont-levis étoit toujours reſté levé depuis le départ du Damoiſel..... Griel étoit haineux.--Au moins, dit-il au Damoiſel, ſi vous donnez votre main à la fille de Palmerin, épargnez-moi ſa vue. Laiſſez-moi pleurer mon maître en paix; je vous haïrois

haïrois, ſi je vous voyois heureux avec le ſang de ſon ennemi.

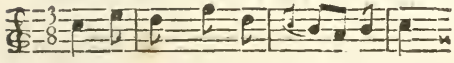
Le Damoiſel ne lui répondit que par des pleurs.---Je ſuis bien à plaindre ! O quand finira ce long ſupplice ! --- Il arriva à la cour de Leucotéſie. La Reine fut la première à lui rappeller le teſtament d'Alfred. Je réponds de moi, Auguſte Reine ; ah ! puiſſiez-vous répondre ainſi de la belle Geneviève ! — Il avoit rencontré la Damoiſelle. Un enfançon intimidé par ſa bonne, n'eſt pas auſſi tremblant que lui : à peine levoit-il ſur elle piteuſement un œil qui requeroit merci : la Damoiſelle n'étoit pas plus raſſurée, ils étoient dans un état de gêne & de contrainte. Qu'avoient-ils ? hélas ! ils n'avoient ceſſé de ſe bien aimer ; ils avoient répandu bien des larmes

l'un pour l'autre. Ces larmes devoient-elles être perdues ? L'amour qui les fait verſer aſſure que non ; autrement il en ſeroit plus ſobre. Geneviève & le Damoiſel pouvoient-ils oppoſer de longs refus à la Reine ? Ils auroient menti pendant trop long-tems ; & le cœur de Geneviève n'avoit jamais connu le menſonge. Théodulfe, Evêque d'Orléans, ſcella enfin une union auſſi pure qu'elle fut durable.

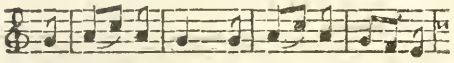
FIN.

LA BERCEUSE
AU DAUPHIN,
ROMANCE.

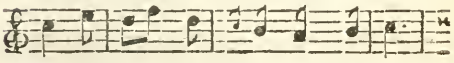
Amoroſo.



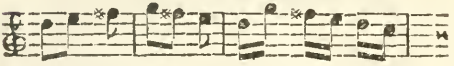
Sous un dais de feſ - tons or-né



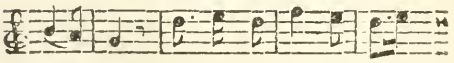
la dou-ce main d'u-ne Ber-ceu-ſe



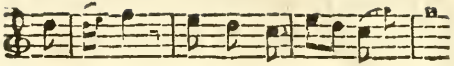
d'un Ro - yal En - fant nouveau né



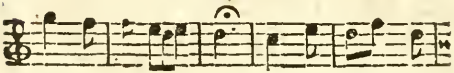
ba- lan- çait la cou - che moël-



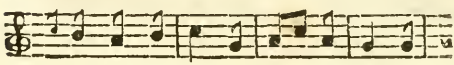
leu- ſe; el-le chantait ſu - jets



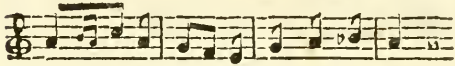
& Rois fû-tes ber- cez dès



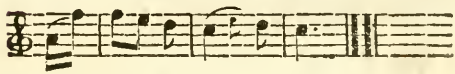
la naif- ſan - ce, & vous tous qu'i-



ci j'apperçois l'ê- tez en-cor par



l'eſ - pé- ran- ce, l'ê-tez en-cor



par l'eſ-pé-ran - ce.

Nota. Cette Romance ſe trouve à la *page 160.*

PQ
2007
M4A65
1807
t.2

Mayer, Charles Joseph
Geneviève de Cornouailles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY